

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1910

THÈSE

N° —

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue le Jeudi 17 Mars 1910, à 1 heure

PAR

Frédéric-Henri BERNELLE

Né à Blidah, le 5 novembre 1883

Ancien interne des hôpitaux d'Alger

Médecin colonial de l'Université de Paris

La Psychose de Gilles de Rais

SIRE DE LAVAL. — MARÉCHAL DE FRANCE

1404-1440

Président : M. THOINOT, *professeur*

Juges : { MM. DE LAPERSONNE, *professeur*
LANGLOIS, *agrégé*
AUVRAY, *agrégé*

PARIS

IMPRIMERIE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE

JOUBE & C^{ie}, Editeurs

15, Rue Racine, 15

1910

Faculté de Médecine de Paris

LE DOYEN		M. LANDOUZY
PROFESSEURS		MM.
Anatomie.		NICOLAS
Physiologie.		CH. RICHET
Physique médicale.		GARIEL
Chimie organique et Chimie générale.		GAUTIER
Parasitologie et Histoire naturelle médicale.		BLANCHARD
Pathologie et Thérapeutique générales.		BOUCHARD
Pathologie médicale.		BRISSAUD
Pathologie chirurgicale.		DEJERINE
Anatomie pathologique.		LANNELONGUE
Histologie.		PIERRE MARIE
Opérations et appareils.		PRENANT
Pharmacologie et matière médicale.		HARTMANN
Thérapeutique.		POUCHET
Hygiène.		GILBERT
Médecine légale.		CHANTEMESSE
Histoire de la médecine et de la chirurgie.		THOINOT
Pathologie expérimentale et comparée.		CHAUFFARD
		ROGER
		HAYEM
Clinique médicale.		DIEULAFOY
		DEBOVE
		LANDOUZY
		HUTINEL
Maladies des enfants.		
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale.		GILBERT BALLET
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques.		GAUCHER
Clinique des maladies du système nerveux.		RAYMOND
		DELBET
Clinique chirurgicale.		QUENU
		RECLUS
		SEGOND
Clinique ophtalmologique.		DE LAPERSONNE
Clinique des maladies des voies urinaires.		ALBARRAN
		PINARD
Clinique d'accouchements.		BAR
		RIBEMONT-DESSAIGNES
Clinique gynécologique.		POZZI
Clinique chirurgicale infantile.		KIRMISSON
Clinique thérapeutique.		ALBERT ROBIN

Agrévés en exercice

MM.

AUVRAY	CUNEO	LAUNOIS	NOBECOURT
BALTHAZARD	DEMELIN	LECENE	OMBREDANNE
BRANCA	DESGREZ	LEGREY	POTOCKI
BEZANÇON (F.)	DUVAL (P.)	LENORMANT	PROUST
BRINDEAU	GOSSET	LOEPER	RENON
BROCA (A.)	GOUGET	MACAIGNE	RICHAUD
BRUMPT	JEANNIN	MAILLARD	RIEFFEL
CARNOT	JEANSELME	MARION	SICARD
CASTAIGNE	JOUSSET (A.)	MORESTIN	ZIMMERN
CLAUDE	LABBE (M.)	MULON	
COUVELAIRE	LANGLOIS	NICLOUX	

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que ses opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'en tend leur donner aucune approbation ni improbation.

AUX MIENS

A MES MAITRES DE L'ECOLE
DE MÉDECINE D'ALGER

A MES CHEFS DE SERVICE
DES HOPITAUX D'ALGER

Externat 1905-Internat 1907.

A MES MAITRES DE L'INSTITUT
DE MÉDECINE COLONIALE
DE PARIS, 1909

A MONSIEUR LE PROFESSEUR THOINOT

Professeur de Médecine légale à la Faculté
de Médecine de Paris

*Pour le très réel honneur qu'il
peut bien me faire aujourd'hui
en acceptant la prési-
dence de cette thèse.*

La psychose de Gilles de Rais

I

« Comment ung très grand seigneur du pays de Bretaigne nommé le Seigneur de Rais fut accusé d'hérésie. En l'an dessus dict advint en la duché de Bretaigne une grande diverse et merveilleuse aventure : car le Seigneur de Rais qui pour lors estoit grand marechal de France, et estoit moult noble homme et très grand terrien, et issu de très grand et très noble génération fut accusé et convaincu d'hérésie.

C'est en ces termes que Monstrelet (1) commence le récit des meschefs de Gilles de Rais.

Depuis, près de cinq siècles ont passé sans estomper cette figure bizarre, ce Ianus Bifrons marquant le xv^e siècle d'un héros sans peur, mais non sans reproche, doublé d'un inquiétant criminel, et nombreux sont les historiens qui s'efforcèrent à sa description.

Les meilleures sources que nous ayons pour cette

1. *Chroniques d'Enguerran de Monstrelet*. Publiées par L. Drouët d'Arc. Paris, 1862.

étude sont d'abord les travaux des auteurs du temps : D'Argentré, Monstrelet, Dom Lobineau (1), mais surtout les exemplaires — abondants — du procès ecclésiastique, du procès civil, un mémoire que firent paraître les héritiers de Rais en vue d'appuyer certaines réclamations, documents des plus utiles.

Parmi les auteurs modernes il en faut noter surtout deux : L'abbé Eugène Bossard (2) consacra à Gilles de Rais sa thèse de doctorat ès lettres dont il donna consécutivement l'édition définitive accompagnée du procès ecclésiastique *in extenso* et de quelques pièces de la procédure civile. C'est de beaucoup le travail le plus complet et le mieux fait sur ce sujet ; l'auteur s'y révèle probe et consciencieux dans ses recherches n'affirmant aucun fait sans justifier ses références. Malheureusement il y a malgré tout, de la part de l'auteur — il est prêtre, ne l'oublions pas — une idée préconçue de ne voir en Gilles qu'un affreux coupable et une tendance marquée à le pousser au noir.

Après lui Huysmans (3), peintre merveilleux, en quelques pages disséminées dans son livre *Là-bas*, a

1. Cf. Index bibliographique.

2. E. Bossard. *Gilles de Rais, Maréchal de France dit Barbe-Bleue, 1404-1440*. Paris, Champion, 1886.

3. Après avoir été à Médan un des fidèles de Zola et avoir écrit quelques livres suivant la formule réaliste, J.-K. Huysmans, à partir de son livre *Là-bas* (1891), a adopté un genre d'études, qui n'ont de romans que le nom, où tout en analysant l'âme d'un écrivain misanthrope — Durtal — il aborde avec beaucoup d'érudition l'étude d'une série de questions de psychologie religieuse et mystique, surtout du moyen âge. Ce sont en particulier : *Là-bas*, *En route*, *La Cathédrale*, *L'Oblat*, etc.

brossé un admirable panorama de la vie si heurtée du Maréchal.

Du côté des auteurs médicaux nous retrouvons le Sire de Rais rapidement cité et classé par K. Ebing (1), A. Moll (2), avec plus de détails par Morel (3) et Thoinot (4).

En parcourant les travaux d'histoire qui lui sont spécialement consacrés, on voit que tous les auteurs, se laissant toucher par cette idée d'une influence démoniaque agissant sur Gilles, ont négligé l'étude approfondie de cette mentalité étrange, de la raison psychologique de ses violences et de ses meurtres.

C'est cette étude que — malgré ses difficultés — j'ai voulu aborder. Bien que n'ayant pas l'intention de refaire, après tant d'autres, l'histoire détaillée du Maréchal, il me serait impossible de tenter avec succès la dissection méthodique de ce cerveau morbide sans la préalable et minutieuse observation des influences de divers ordres : ambiances, genre de vie, tendances générales, qui ont pu servir de causes favorisantes et déchaîner de pervers instincts.

Le problème de Gilles de Rais est parmi ceux dont la difficulté, à un premier examen, se cèle ; il semble qu'il soit aisé de crayonner vigoureusement une suffisante esquisse du Baron meurtrier se silhouettant superbement en rouge sur le fond neutre de la pénom-

1. R. von Kraft-Ebing. *Psychopathia sexualis*.

2. A. Moll. *Perversions de l'instinct génital*.

3. Morel. *La folie héréditaire* (in *Gazette hebdomadaire*, 1861).

4. Thoinot. *Attentats à la Pudeur*.

bre moyenâgeuse ; mais ensuite, comme ces plantes isolées, et de cueillette en apparence facile, se révélant, à l'effort, solides de racines mystérieuses longtemps prolongées, on s'aperçoit qu'il est impossible de sonder l'esprit du Maréchal sans soulever par plusieurs points la question de cette âme inquiétante du moyen âge dont l'énigme reste toujours indéchiffrée et dont le mirage séduisit Michelet.

Tout en étant par certains points un prématuré mal à l'aise dans le vêtement trop étroit de son siècle, il semble que Gilles ait synthétisé, en les exagérant, toutes les qualités, tous les défauts de ses contemporains.

Je vais donc tracer une rapide esquisse, forcément insuffisante, de cette âme médiévale, en indiquer les tendances souvent heurtées et contradictoires et, devant que le monologue du tragédien ne commence, en brosser rapidement le décor.

La France, tiraillée et meurtrie, semble agonir sous les crocs des pires chenapans : Charles VII, problématique roi de France, chassé de son trône par les lâchetés de sa mère, Isabeau de Bavière, et qui se console à Chinon en des orgies sans grandeur, le duc de Bourgogne, mauvais compère et franc larron et enfin les Anglais, maîtres de près de la moitié du territoire ; la guerre de Cent ans pèse lourdement sur les paysans qui sont équitablement rançonnés et pillés par tous.

A tous les degrés de la société ce n'est que vie incertaine du lendemain, la violence régnant en mai-

trousse absolue chez les grands, escortée du mépris de l'existence humaine à qui répond, la perfidie et la ruse venimeuse des petits.

Dans les villes existe un semblant de police — guet rossé d'habitude et bafoué toujours — dure aux honnêtes gens fourvoyés, mais indulgente à la ribauidaille sans vergogne qui, sitôt le couvre-feu, et même avant, transforme en bois mal famé le pavé limoneux des rues étroites.

Aux champs règne sans conteste le seigneur, bandit féodal, écrasant de sa poulaine de fer la taupinière tremblante et coite des serfs qui sont, eux, moins que rien. Peu chaut au sire du lieu le manant qu'il méprise, il le considère comme « taillable et corvéable à mercy » froisse et ruine en chasse à courre ses récoltes, rafle ses garçons pour en faire des hommes d'armes, lui viole au besoin sa fiancée et finalement l'écrase, sous prétexte de redevances, de pesantes dimes, tout en se distrayant à le brancher de temps à autre lorsque le malheureux claquedent se risque à braconner des brindilles sèches dans le bois seigneurial ou à y préparer d'astucieux collets.

Et ainsi vu le cours des ans jusqu'au moment où Jacques Bonhomme, exaspéré, ameuté ses voisins, s'arme de fléaux, de faux et d'épieux, puis, dans le grondement de la Jacquerie enfin déchainée, forçant, malgré l'huile et la poix bouillantes, le pont-levis du noble sire lui rend, en une seule séance, la monnaie, longuement préparée, de sa pièce.

Le plus souvent ces seigneurs étaient d'allègres

brutes que seul domptait le spectre de l'enfer savamment brandi par l'Eglise et si l'*infamatio* de Gilles nous paraît si énorme, c'est, je crois, beaucoup parce que nous avons oublié les autres.

En feuilletant Michelet (1) nous trouvons deux croquis de ce genre : deux grands seigneurs accomplissant des atrocités l'un sur sa femme, l'autre sur son père, avec le tranquille courage qui fait les vrais héros.

Celui-ci s'empare de son père, le contraint, nu-pied, à une intempestive promenade dans la neige, puis le verrouille dans une oubliette en attendant que, d'inanition, il décède.

Celui-là, Messire de Giac, après avoir administré à sa femme le sûr viatique d'un vénéneux bouillon, la ficelle au pommeau de sa selle, d'armes et la cahote au galop cinq heures durant jusqu'à ce qu'elle trépasse.

Le peuple non plus ne vaut pas cher, tout ce bas monde se tire dans les jambes, s'empoisonne, se vole consciencieusement, ou s'envoie des sorts, car, bien que proscrit, le sorcier est indispensable à tous ; sans cesse, pour contraindre une rétive amoureuse, pour amoindrir le trop florissant troupeau du voisin ou pour « nouer l'aiguillette » de quelque rival, on a recours à lui, quitte, s'il se fait prendre, à l'aller voir brûler.

Tous, grands ou petits, croupissent dans un obs-

1. Michelet, *Histoire de France*, t. V.

curantisme que, seule lettrée, ne dissipe point l'Eglise, intéressée à maintenir sur cette indispensable base son hégémonie. Tous sont d'une religiosité malade, d'une bondieuserie suspecte, accommodant la religion à toutes sortes de compromis ; bien que, en général, prêt à commettre sans remords des canailleries variées, chacun se fait scrupule à manquer un seul prône, à désertir une messe et derrière cette piété maniaque s'installent nécessairement d'inévitables superstitions.

« La croyance aux démons domine toutes les imaginations, la superstition se répand de toute part, c'est le règne de la sorcellerie, du Sabbat, de la démonomanie, de la lycanthropie, de la possession démoniaque (1). »

En effet, plus qu'en aucun temps la fausse monnaie du satanisme a cours au moyen âge. Le démon y est un personnage très coté, très courru. Il est une foule d'endroits où on l'invite, une foule d'autres où il s'invite tout seul, de son propre chef. Cependant, malgré son don avéré d'ubiquité, malgré que, comme Protée, il puisse à l'infini se muer en des travestis inattendus, il serait dans l'impossibilité de parer à toutes les exigences, c'est pourquoi il est auxilié d'une foule de démoniots aux parentés compliquées capable de le suppléer en tous avatars.

Nombre de gens au surplus préfèrent traiter directement leurs petites affaires avec ces sous-

1. Regis. *Précis de Psychiatrie*.

verge, plus ou moins haut gradés, du Très-bas et François Prélati, qui fut un des mauvais génies du Maréchal, entretenait des relations d'amitié avec l'un d'eux « qui estoit dict Barron », lequel disposait d'un certain crédit, et ce à la suite d'un pacte spécial élaboré entre eux.

Je ne peux — et je le regrette — tenter ici l'étude qu'entreprit J. Bois (1) du minutieux rituel de la démonomanie et de la magie noire. C'est tout un culte, bas et torve, singeant l'autre, en le bafouant, où des gestes pervers illustrent de caricatures des invocations spéciales variant suivant qu'on est vieux fidèle ou tendre néophyte, tout un catéchisme de mômeries bouffonnes qui seulement seraient grotesques si elles ne nécessitaient impérieusement des adeptes des mains rouges souvent, au moins salies de bas méfaits et si les supplications à Satan n'exigeaient l'immolation préalable d'un enfant, parfois plus ; car si le Grand Déchu est bon compère et à l'occasion montre le coup d'épaule complaisant, l'aide facile, il n'entend point faire marché de dupe, farce dont il sera le dindon mis en fuite à coup de goupillon après la fête. Généralement il se montre d'abord rétif, sourd mis aux fervents appels, aux objurgations empressées jusqu'à ce qu'il sente les gens bien maniables, prêts à subir docilement le coup de caveçon et à rentrer dans l'ordre s'ils s'avisent d'aventure de se rappe-

1. Jules Bois, *Le Satanisme et la Magie*.

ler leur *Pater*, leur *Confiteor*, de retrouver le chemin des bénitiers.

Lors il leur met, en prix de ses bons et loyaux services et par l'intermédiaire d'un sorcier quelconque, le présent marché en main : ou commettre des crimes ou signer de leur sang un parchemin par lequel ils lui abandonnent en toute propriété leur âme, *post mortem*. Et les démonographes ajoutent qu'il se fait ensuite un malin plaisir de duper sa naïve clientèle, une fois signé le bail spécial, en leur suggérant, les amorçant de vagues promesses, les actes les plus pendables, de telle sorte que doublement ils hypothèquent leur part de paradis et se trouvent plus que jamais promis à l'éternelle gehenne.

Il y a mieux, fournisseur avisé, Satan, au dire des vieux auteurs, à des réserves de démons des deux sexes, susceptibles d'agir au bon moment sur le point faible de la race mortelle : les Incubes et les Succubes. Ceux-là sont des démons mâles susceptibles de perpétrer le péché de fornication avec des femmes, ceux-ci des démons femelles cajolant le sexe fort. Ainsi la riche imagination du moyen âge interprète les rêves érotiques les hallucinations à fond sexuel de certains névropathes. Puis cette bourde dûment affirmée par les Pères de l'Eglise (1), les discussions s'ouvrent sur des points de détail : savoir si le sommeil est ou n'est pas nécessaire pour

1. Saint Augustin, saint Thomas, Pape Innocent VIII, saint Bonaventure, Denys le Chartreux et d'autres.

ces conversations à la corne brûlée, si les incubes sont ou ne sont pas obligés de chiper, *de noctu*, le sperme d'un homme endormi pour l'utiliser aux fins habituelles, tel auteur (1) affirmant au contraire qu'il sont, sur ce point, pourvus d'un suffisant outillage. Certains vont plus loin, et s'occupant du fruit de ces coupables rencontres, se demandent qui en est le père : l'incube sans vergogne ou le dormeur ainsi cambriolé, s'inquiètent de ses destinées, peut-il servir la messe ? de la manière de se comporter vis-à-vis de lui, donnant par le moyen d'une obstétrique retorse les éléments essentiels pour dépister, *ab ovo*, cette redoutable filiation.

Quels sont maintenant les fidèles constituant l'étonnante clientèle du Très-bas. D'abord l'inévitable série des déséquilibrés avides de sensations qui sont de tous les pays, de tous les âges, puis de louches « Tricoche et Cacolet » venant demander à Satan le coup d'épaule indispensable à leurs rapines, des gens curieux de joies illicites réprouvées par l'austère Eglise et enfin, ce que l'on constate non sans surprise, un grand nombre de gens instruits et cultivés, presque tous ceux qui tentent de soulever l'atonie intellectuelle du temps, de secouer la tutelle vertueuse, mais étroite de la loi ecclésiastique et qui badaudent, convaincus, aux messes noires contemplant sans rire les tristes simagrées et gobant comme parole d'évangile cette mauvaise plaisanterie.

1. Sinistrari d'Ameno.

Et il y avait à cela une certaine crânerie, d'ailleurs, puisque l'Inquisition tonnait contre de telles manœuvres appliquant sans faiblir aux bons toqués se laissant prendre et convaincre d'évocations sataniques son unique, mais radical, désinfectant, le Feu ; tout en se réservant le droit de les faire au préalable mariner dans le terrible court-bouillon de la question canonique. Les moyens de persuasion employés par celle-ci étaient nombreux et divers, mais certains auteurs (1) préconisent beaucoup la vrille lentement introduite sous les ongles, en recommandant toutefois de ne pas procéder à cette opération après le repas pour éviter à l'intéressé une digestion troublée.

Et l'on se prend à rêver lorsqu'on songe à ce pourquoi ces gehennas étaient risquées. Psellus (2), entre autres, nous donne un aperçu de ces messes noires que, deux siècles après, l'abbé Guibourg reprendra sur le ventre de la Montespan. Les principaux ingrédients, à côté des indispensables fétiches et amulettes, sont d'innombrables macédoines où figurent en bon rang les excréments des deux sortes, du sperme humain, du sang menstruel liant de la poudre d'os calcinés d'enfant, de la macération de crapaud, d'autres encore avec l'inévitable hostie consacrée pour rehausser le tout d'un piment de sacrilège. Les fidèles reniflent le studieux mélange, s'en frottent, en goûtent, en fourrent partout, puis avec des contorsions d'épileptiques, des danses inattendues d'aïssaouas, éruc-

1. Del Rio. — Jean Bodin. *De la démologonogie* au xvi^e siècle. — D'autres auteurs jésuites.

2. Psellus. *De opératiome dæmonum*.

tent, dans la fumée rauque d'inusités encens, des litanies insanes, d'absurdes *Credo*.

Les sauces peuvent varier, les plats sont les mêmes, aggravés parfois d'un meurtre. mais c'est toujours cette même liesse dans l'ordure, cette joie béate d'enfant malpropre salivant d'allégresse en tripotant quelque chose de sale.

Pour ceux qui, comme le Maréchal, font du satanisme à domicile, la marche à suivre consiste à s'enfermer dans la pénombre d'une chambre déserte, à tracer un rond sur le sol, et, après s'être mis dedans, à adresser au démon intéressé des objurgations variées, mais généralement impératives, coupées de psalmodies spéciales et souvent accompagnées de l'offrande malsaine de restes sanglants.

Amusette de détraqués ou superstition souvent cupide de basses intelligences, il est en somme curieux de constater qu'il ne reste rien, à un examen même superficiel de cette passion qui, après avoir bouleversé le moyen âge, a franchi la série des siècles et persiste encore aujourd'hui dans le nôtre, dit de lumière et de raison.

Tout autre était l'Alchimie, plus exactement l'Alquémie ou Alkémie, encore nommée l'Hermétisme et qui se développait depuis un siècle, ou à peu près, au moment où vécut Gilles, bien qu'ayant, à l'origine, été proscrite par les pouvoirs temporel et spirituel (1).

1. Edit de Charles V menaçant les hermétistes « de la prison et de la hart » et bulle du pape Jean XXII : *Spondent pariter quas non exhibent*

Son principe était la recherche par tous moyens d'un agent mystérieux, mais dont l'existence n'était par personne révoquée en doute, et dont le bienheureux contact devait transmuier tous les métaux en le plus précieux d'entre eux, et d'un plomb vil refaire de l'or pur.

A première vue, cette prétention peut paraître enfantine et l'idée que, de longues années des hommes, par ailleurs graves et sages, s'y sont évertués, s'astreignant pour y réussir à de longues, pénibles et souvent dangereuses manipulations, peut prêter à sourire.

Pourtant il y a mieux à faire qu'à caricaturer cette science, sans doute bizarre, mais qui — de toutes pièces — a créé la chimie moderne. Toute une série de chercheurs probes et convaincus ont consacré à ce passionnant sujet toute une existence de labeur : Albert le Grand (1), Raymond Lulle, Alain de Lille, Nicolas Flamel et plus tard Eliphas Lévi et Fabre d'Olivet.

Pour trouver le grand magistère, la pierre philosophale, le lion vert, la quintessence de teinture, noms variés de l'agent introuvable, pour mener à bien « la coction du Grand Œuvre », les recherches portent sur tout, on fouille dans des métaux : mercure, étain, arsenic, salpêtre, nitre ; dans des plantes : chelidoine, pourpier, mercuriale ; et de délirantes imaginations vont inventorier le ventre des crapauds

1. Albert le Grand. *De Alkemia*.

à jeun, l'urine humaine, le sang menstruel, le lait de femme (1).

Sans doute le but final demeura toujours hors de portée des mains fébriles, mais Huysmans (2) fait quelques rapprochements significatifs, notamment que certaines théories modernes — l'isométrie entre autres — ne sont que des formes rajeunies des principes affirmés par les hermétistes. D'autre part, suivant cet auteur, cette fameuse transformation, but de tant d'efforts aurait été réalisée plusieurs fois, entr'autres devant le philosophe hollandais Spinoza dans une expérience dont celui-ci atteste la réalité.

Bien que cette science soit par son essence et ses adeptes totalement différente de la bouffonnerie démoniaque, il n'est pas possible de les étudier isolément. En effet, si les grands maîtres demeurent des savants intègres, se refusent aux louches compromissions, toute la cohue des « Alkémystes », de bas étage, des nécromants — et ils sont nombreux — perdent patience devant leurs fourneaux vainement ardents, leur verrerie impuissante où se colorent des réactions qu'ils ne comprennent pas et généralement versent sans tarder dans les évocations sataniques, faisant appel au Malin dans l'espoir qu'il voudra bien condescendre à faire luire dans l'ébullition rouge des creusets laborieusement guettés

1. Huysmans. *Là-bas*.

2. *Ibidem*.

l'étincelle jaune âprement convoitée. Dans sa splendide « *Incantation* » Félicien Rops nous montre ce qu'était le cabinet de travail d'un de ces nécromants.

La pièce très haute a de faux airs d'abside avec des baies en ogive, laquées de vitraux clairs d'une fraîcheur d'aquarelle ; aux murs des tentures rares éteignent leurs tons adoucis. Partout c'est un invraisemblable fouillis, un bric-à-brac insensé, des pots à large panse, des flacons à longue encolure, de tout. Au premier plan sur un meuble bas, une cédule scellée, une plante magique, une cornue que ceinture le ruban glacé et paresseux d'une couleuvre ; massif, un crapaud cuve un songe obscur, tandis que rentrant son cou charve dans son jabot de fourrure blanche un marabout rêve, dédaigneux, sur ses longues pattes et tandis que l'indispensable chat noir pointe dans le vide l'interrogation inquiète de ses yeux verts, en équilibre sur un crâne qui grimace et montre les dents, et surveillé de très haut par les prunelles d'agate d'un chat-huant incrusté, dans un coin, à un angle.

Lui, vêtu de sombre, au milieu de tout cela, accoté au très grand dossier d'une cathèdre de bois brun, les mains gantées de noir à plat sur un *infolio* (1) contemple l'apparition qui crève devant lui le vitrail incliné d'une châsse, derrière lequel ricane un diabolin, et savoure, avec une joie bizarre

1. Intitulé *Compendium maleficorum : De demonialitate, De venenis, De viperis.*

sur sa face énigmatique de mauvais prêtre, cette nudité triomphante, et violemment charnelle, de femme, que dramatisent des ailes, demi-ployées, de chauve-souris.

En somme, résumons-nous, période sombre, d'ignorance brutale, de haine, de violence, de superstition basse, de piété malade, le tout peint en blanc — de loin — par une religion exaltée et hypnotique.

Période aussi d'ébullition, trouble des âmes où passent des effluves pernicieux de folie, des tentations absurdes, suggestionnant d'irrésistible sorte les cerveaux en péril, mal défendus par un jugement débile, une égotante volonté.

Tres souvent on trouve, dans l'histoire, Gilles de Rais confondu avec le Barbe-Bleue légendaire que peignait Perrault et, aujourd'hui même dans le pays arrosant Tiffauges, le populaire fait encore la même confusion.

Il n'en est pourtant rien, le Maréchal n'a de commun que le pays d'origine avec le Barbe-Bleue réel, un roi breton nommé Comor, qui vivait au *vi*^e siècle et dont Bossard a rapporté l'histoire (1).

La date de la naissance de Gilles de Rais n'est nulle part conignée d'une façon péremptoire, néanmoins les repères ne manquant pas les historiens se sont efforcés de la déterminer. Bossard la fixe à septembre-octobre 1404 et, selon toute apparence, il est dans le vrai.

Gilles est fils de Guy de Laval de Rais et de Marie de Craon, et résume, avec son frère René de la Suze, la descendance des quatre anciennes maisons de Laval, de Rais, de Machecoul et de Craon, dont le plus ancien ancêtre connu est Garsire de Rais, mort en 1161.

(1) Bossard, *Gilles de Rais, Maréchal de France et Barbe-Bleue*, 1894, 244 p.

Favorisée par une rare intelligence, par de précoces qualités l'éducation du futur baron de Rais se poursuit, complète, en toutes branches; les maîtres les plus distingués sont requis de lui prodiguer leurs leçons, dont il profite.

A onze ans, en 1415, premier malheur, après une brève maladie la mort lui enlève son père et peu après, abandonnant presque ses enfants, sa mère se remarie avec Charles d'Estouville, seigneur de Villebon. Les deux orphelins viennent sous la tutelle de l'aïeul Jean de Craon, quoique en mourant Guy de Rais, mal averti des capacités débonnaires de celui-ci, ait désigné un autre parent.

Des circonstances imprévues contrarièrent cette volonté dernière, ainsi qu'il appert des textes :

« Après le décès du dict Messire Guy de Rays, père du dict Gilles, icelay Messire Gilles demoura mineur et en bas aage, au bail et gouvernement du dict Messire Jean de Craon, son ayeul maternel, qui estoit vieil et ancien et de moult grant aage (1). »

Dès lors ce fut pour les deux enfants la bride sur le cou. Soit faiblesse, soit incurie, le vieillard n'opposa aucune contrainte, aucune loi à leurs caprices. Vis-à-vis de Gilles son « bail et gouvernement » se résuma en l'idée fixe de le marier, encore que fort jeune. Il s'évertua à lui trouver des fiancées avenantes et riches — dont une héritière de Rohan — que par deux fois la mort faucha. Une troisième, il fut plus heureux

1. *Mémoire des Héritiers de Gilles de Rais.*

dans ses vues sur Catherine de Thouars dont l'apport allait doubler la fortune de son pupille. En fin novembre 1420 le mariage fut conclu. Gilles avait seize ans.

Le jeune baron n'avait pas cependant attendu ce moment pour prouver une virilité particulièrement précoce et qui promettait mieux qu'elle donna. Déjà quatre mois auparavant, devançant l'âge où ses pareils

Partaient ivres d'un rêve héroïque et brutal,

une querelle ayant éclaté entre les Penthievre et les Montfort, Gilles avait suivi aux camps son aïeul de Craon qui avait opté pour les Montfort et devant l'ennemi il avait démontré, bien avant la lettre, l'axiome fameux de la valeur qui n'attend pas chez les âmes de bonne race. Toutefois, dès ce moment, il se fit remarquer par son goût du faste et de l'éclat, non seulement pour lui-même, mais aussi pour ses gens qu'il voulut toujours les mieux équipés de tous. Dès lors Gilles mit peu à peu la main sur sa fortune qu'il entendit gouverner personnellement. Il ne tint plus aucun compte des tardifs avis de sagesse du vieil homme, contre-balancés si l'on en croit les textes par les conseils intéressés d'une cohue de bas flatteurs.

« Item, que le dict Messire Gilles, venu en aage de vingt ans ou environ, par l'induction et ennortement d'aucuns ses serviteurs qui se vouloient enri-

chir de ses biens print en soy le gouvernement de toutes ses terres (1). »

Ce qui fait qu'à l'âge où notre moderne jeunesse tâtonne à coup de thèmes grecs à la conquête de caducs parchemins, Gilles se trouvait un des plus riches seigneurs de son temps, disposant d'une fortune évaluable, en monnaie actuelle, à presque trois millions de revenus annuels et vivant dans un mobilier estimé à quatre millions de francs d'aujourd'hui (2).

C'est en 1425, exactement le 8 septembre, que Gilles de Rais parut pour la première fois à la cour, accompagné du fracas de ses gros sous, de son faste, et sa jeune gloire et aussi de sa beauté physique très réelle, au dire de ses contemporains. Il fit quelque sensation chez ce roigieux toujours ruminant — entre deux orgies — quelque emprunt. Il est facile de prévoir ce qui arriva : Charles VII, enchanté d'un vassal aussi cossu, lui extorqua d'intimidants pécules « pour lever des hommes et accélérer ses godaillies » (3).

Dès ce moment et jusqu'à la mort de Jeanne d'Arc en 1429 c'est la belle période de la vie du Maréchal, moment où il se taille une superbe part de gloire militaire. Charles VII, à la demande de celle-ci, l'institue chevalier servant de Jeanne et il guerroya sous sa bannière côte à côte avec les Xintrailles et La Hire et autres brillants guerriers.

1. *Mémoire des héritiers de Gilles.*

2. E. Bossard, *op. cit.*, d'après Desormeaux.

3. Huysmans, *loc. cit.*

Son triomphe est le sacre du Roy à Reims le 21 juin 1429, il est chargé d'aller chercher à l'abbaye de Saint-Remy la sainte Ampoule et reçoit ce même jour la dignité de maréchal de France. Il a vingt-cinq ans.

Cependant, à la mort de la Pucelle, des intrigues, des froissements, d'autres causes encore, plus profondes, le refroidissent et il se retire peu à peu sur ses terres, presque complètement à partir de 1432, date de la mort de Jean de Craon, son tuteur et aïeul.

C'est à cette date qu'il commence à devenir intéressant pour nous. Avant de poursuivre il y a lieu de noter un détail qui tout à l'heure sera pour nous de quelque intérêt.

Lorsqu'il s'agit de brandir sur la tête de Gilles des phrases vengeresses, de s'éplorer en des termes lyriques devant ses meurtres, ses plus récents biographes sont d'accord, la discorde ne commerce que lorsqu'on essaie de concilier les dates qu'ils offrent.

C'est en 1432 que, de son propre aveu, Gilles de Rais commence ses crimes ; or tandis que Bossard et Huysmans s'accordent à dépeindre dès ce moment jusqu'à la mort du coupable le sanglot des campagnes dévastées pendant les huit années précédant 1440, Huysmans montre comme principal instigateur et complice du premier meurtre d'enfant François Prelati qui n'arriva à Tiffauges qu'en fin 1438 — ainsi qu'il ressort des dépositions du procès. Or il est hors de doute qu'à cette époque les meurtres et les rapt allaient déjà bon train, puisque avant que son

frère René de la Suze ne s'emparât de Champtocé et de Machecoul — en 1437 — Gilles avait déjà eu le temps de bonder les « pipes » desdits châteaux d'un total imposant de petits cadavres (1).

Cette antinomie n'est qu'apparente. Il suffit, en effet, de remarquer que la discordance cesse d'être criarde lorsqu'on ne s'entête plus à vouloir établir un ordre de succession des évocations aux meurtres, lorsqu'on admet que ces deux manies diversement néfastes sont deux effets d'une même cause et non l'un la déterminante, l'autre la résultante. Dont acte. J'y reviendrai.

Quoi qu'il en soit, à ce mauvais tournant de son histoire, Gilles a vingt-huit ans, est seul maître de ses destinées, n'ayant plus à ménager les susceptibilités de l'aïeul disparu. Sa tête ne résiste pas à la griserie de cette puissance, dont il s'exagère, d'ailleurs, l'auréole, de cet or dont il est le dispensateur absolu, son goût de faste devient de plus en plus violent en même temps qu'il considère comme bassesse indigne de lui des idées, non d'économie, mais simplement de dépenses plus raisonnées : il veut faire croire que ses richesses sont inépuisables et de ce moment jusqu'à sa mort on assiste au plus incroyable gaspillage qui se puisse voir.

A Tiffauges il y a table ouverte, continuel festin, le château est le rendez-vous, parfois lointain, que se

1. *Procès ecclésiastique*. Déposition d'Henriet et de Poictou. Il fallut trois grands coffres pour emporter les ossements contenus dans Champtocé seulement.

donnent poètes, savants, musiciens, artistes, nécromants aussi, souvent simples fumistes ; tout ce que la société du temps comporte d'intellectuels. Chacun est bien accueilli, à tous hospitalité complète ; dons et bienvenue, le vivre et le couvert, cadeau d'adieu et souvent largesse, sans motif, simplement pour le geste. Gilles entretient une maison militaire, sous prétexte qu'il est maréchal de France, un clergé disproportionnés à son rang ; tout ce monde-là payé grassement, nourri de même, équipé somptueusement par le maître de céans et monté à ses frais.

Pour celui-ci ce ne sont que caprices, choses acquises un jour trop cher et revendues le lendemain, presque rien : des exemples nous sont parvenus, incroyables, des marchés de dupe que faisait Gilles.

Naturellement de semblables tendances n'étaient point faites pour éloigner les pique-assiette dont le nombre augmente. Il y a des prêtres douteux comme Eustache Blanchet et plus tard François Prelati, des gentilshommes sans importance comme Roger de Briqueville, Gilles de Sillé, vaguement cousin du Maréchal, Hicquet de Brémond, marquis de Ceva, beaucoup sont des Italiens dont la pudeur a fondu on ne sait où et qui en bons lazzaroni ne songent qu'à bien vivre et laisser faire, en tous cas tous sont minces de vergogne, fragiles de scrupules et, s'ils sont différents d'origines, sont identiques d'intentions lorsqu'il s'agit en amusant Gilles de faire durer la plantureuse hospitalité. Et par là ils le tiennent, bien en main, lui sont indispensables. Lui dont la culture devance

son siècle ignare, dont l'esprit est déjà très Renaissance, cet intellectuel dont la cérébralité exaspérée trépigne au milieu des pandours courageux, mais bornés que sont ses pairs, ne se retrouve à son aise que dans ce petit cénacle évidemment net de fausse honte, mais poli. Et l'enfant précoce et capricieux égrène en lui de tardifs échos : il tente une foule de choses, fonde des espoirs téméraires sur des fétus, qui cassent, passe de la colère violente à la gaieté puérile et festoie.

Entre temps, dès 1426 d'ailleurs, il donne dans l'alchimie, d'où acquisition de coûteux appareils et chez lui défilé non moins onéreux d'une série de soi-disant hermétistes qui font de l'or en ce sens qu'ils sont experts à s'approprier celui de Gilles et qui disparaissent après poche garnie. La magie pointant à son horizon après les fiascos réitérés des alambics, Gilles fait mander tous les sorciers dont le nom lui parvient, à ses frais bien entendu ; lui-même, de temps à autre, se déplace et se fait accompagner par toute une foule hétéroclite, un bagage compliqué d'hommes, de bêtes, d'objets dont s'encombrent les auberges. Et c'est lui qui solde la douloureuse : son voyage à Orléans en 1435 lui coûte des millions.

Cela ne lui suffit pas, il s'offre aussi le luxe — si coûteux que bien des rois se le refusent — d'une troupe théâtrale ; il fait jouer des pièces qu'il écrit ou inspire, comme *Le Mystère du siège d'Orléans*, avec une foule de personnages qu'il habille richement, depuis le grand premier rôle jusqu'à la der-

nière utilité, chaque costume ne servant d'ailleurs qu'une seule fois puisqu'il en fait « toujours et à chaque foiz faire touz propres qui lui estoient de grand coût et despense ».

Sous de pareils coups, sa fortune donne des signes de fatigue. Il est à court à certains moments et en attendant ses rentrées, obligé d'engager ses objets les plus précieux : sa joaillerie sacrée, ses manuscrits, « ung cheval noir appelé Cassenoiz », son destrier favori.

Gilles paraît atteint d'une sorte de rage de dissipation, tandis que d'une part il prodigue sans motif ses écus et ses sous d'or, de l'autre il s'applique, par des dons inconsidérés, des ventes stupides à diminuer les sources de ses revenus.

Flanqué de sa bande d'adulateurs intéressés, il marche dédaigneux vers la ruine absolue, persuadé cependant que l'alchimie à laquelle il croit toujours et le diable qu'il commence d'implorer lui donneront sous peu la magique puissance.

Comme un insensé il dissipe pour presque rien ses plus belles seigneuries et dévie tellement qu'il abandonne à Briqueville le soin de marier sa fille et toute procuration pour vendre des terres.

Du coup sa famille se cabre, en particulier son frère René de la Suze, agissant pour sa belle-sœur et sa nièce, et, devant l'inutilité des remontrances, obtient en 1436 de Charles VII des lettres patentes interdisant à Gilles de « vendre ne aliener » sans

autorisation une part quelconque de ses biens et à quiconque d'en opérer l'acquisition.

Cette mesure excellente en principe précipita tout uniment la déconfiture finale, car rien ne put amener Jean V, duc de Bretagne, monarque d'occasion, mais grippé-sous de tempérament, à publier le décret royal — qu'il faisait toutefois signifier sous le manteau à ses sujets — de telle sorte que tous rivaux s'écartèrent, qu'il resta seul acquéreur des belles terres qu'il convoitait et dès lors fixa lui-même la cote.

Parallèlement à ces folies Gilles poursuivait la série incomparable de crimes qui le rendit si malfameux par la suite.

A partir de 1432 et dans un territoire étendu que délimitent les possessions de Rais passe un souffle de désastre et de deuil, ce ne sont qu'enfants enlevés, disparaissant sans laisser de trace.

D'abord épouvanté le peuple si crédule de ces provinces songe à une lamie malfaisante, à une goule vorace, à un de ces monstres qu'on a jamais vu, mais dont parlent les vieux dans les veillées. Cependant si bornés soient-ils, les gens commencent à se méfier, des doutes planent, des interrogations se précisent et s'aggravent. On remarque que plus durement sont frappés les hameaux voisins de Tiffauges, de Machecoul de Champtocé; que lorsque le Maréchal se déplace il est suivi par un sinistre remous de rapt et de disparitions. Les gens ont encore observé que chaque fois qu'un des amis ou serviteurs de Gilles a passé quelque part, des mères jusque-là épargnées pleurent,

atteintes par le fléau. Et cela devient évident pour une vieille femme aux gages de Gilles, Pierrine Martin, que les campagnes l'ont désignée d'un nom inquiétant de rapace : *la Meffraye*, n'osant, à cause du seigneur, lui casser, à coups de fléau, les reins.

Enfin après que E. Blanchet a ramené Prelati de Florence et en a fait à Gilles le triste don en 1439, sous l'influence des évocations reprises avec plus de ferveur que jamais et qui s'ensanglantent, la signature des meurtres devient si impudente que plus personne ne doute de l'assassin et dès que celui-ci paraît quelque part, un vent de terreur verrouille les portes, barricade les volets et terre, comme une garenne, les vilains.

Les hécatombes, imprécises, furent formidables, on a parlé de huit cents petites victimes ; si énorme que soit ce chiffre il n'est sans doute pas exagéré. Des régions étendues furent dépeuplées et en sus des enfants connus il faut compter nombre de petits mendiants venus de fort loin appâtés par les largesses de Rais et dont nul ne pleura la disparition.

Quoi qu'il en soit ces jeux de prince auraient pu durer longtemps puisque Jean V qui seul pouvait intervenir faisait bon visage au Maréchal pour lui mieux émietter son territoire.

Ce fut l'Eglise qui releva le gant, en la personne de Jean de Malestroit, évêque de Nantes, qui « se dressa devant le monstre et l'abattit (1) ». Les anxié-

1. Huysmans. *Là-bas*.

tés folles des vilains avaient franchi le porche de son palais épiscopal et il guettait une occasion d'entrer en lice.

Ce fut Gilles lui-même qui le lui fournit. Bien que sachant à quoi s'en tenir et violant le droit coutumier du duché, il leva, sans autorisation, une armée, malmena quelque peu les gens du duc tenant garnison dans ses anciens châteaux ; puis piétinant par deux fois les immunités de la Sainte Eglise de flagrante manière, il envahit à main armée « le jusarme au poing » pendant l'office de la Pentecôte le sanctuaire de Saint-Etienne de Mer-Morte et s'y livra à des violences (1) sur Jean le Ferron « qui estoit clerc tonsuré »

Dès lors, sous couleur d'instruire ces deux attentats, faisant sienne la rancune des manants, l'évêque se démène, voyage à travers la contrée, fait parler les uns et les autres, centralise les enquêtes que font pour lui des clercs, puis, complètement fixé, lance le 28 juillet 1440 son cri de guerre en une véhémence lettre établissant ainsi, de manière irréfutable, l'« *infamatio* » du Maréchal.

Il complète son instruction et le 13 septembre cite le coupable à son tribunal en même temps que devant l'énormité des crimes commis il décide à l'action Jean V qui manque d'enthousiasme n'ayant pas achevé le méthodique pillage de Gilles.

1. Accompagnées de ce petit discours : « Ha ! ribault tu as battu mes hommes, tu leur as fait extorsion ; viens ! viens hors de l'église ou je te tuerai tout mort ! »

Le 19 septembre se présentent devant Machecoul, où est celui-ci, Jean Labbé, capitaine d'arme breton, officier de Jean V et Robin Guillaumet représentant l'évêque, accompagnés d'hommes armés. Dès qu'il a connaissance de leur mission Gilles se rend sans condition, alors qu'il eût dû savoir que hors ses murs il n'y avait pour lui point de salut et que, dans Machecoul il pouvait tenir longtemps, peut-être des semaines.

Le captif fut incarcéré à la prison de la Tour-Neuve à Nantes, ainsi que Henri et Poicton et l'élégant Prelati. Flairant l'orage Briqueville et Gillé s'étaient enfuis précipitamment peu de jours avant.

Rien ne pouvait dès lors sauver Gilles du guépier où volontairement il s'était fourré. Son procès qui va se dérouler à Nantes, encore que fastidieux à dépouiller est néanmoins intéressant comme document psychologique, c'est pourquoi je vais le traiter avec quelques détails.

Il s'ouvre à Nantes, en octobre (1) ; Gilles comparait devant trois juridictions, celle de l'évêque de Nantes, l'inquisition et la justice séculière du Duché (1), chacune chargée de connaître de certains des méfaits de l'inculpé. Pendant les premiers jours il est le mauvais coupable, hautain et hargneux devant ses juges il les méprise en silence quand il

1. Pour tout ce qui concerne la partie juridique, les juges et la marche des débats, je les passe rapidement, comme sans intérêt pour cette étude. Cf. Index bibliographique.

ne leur déferle pas au visage des injures de maquignon. Sa seule défense est de rejeter, en termes offensants pour Jean de Malestroit, leur compétence.

Ceux-ci ne cèdent point, cet artifice étant rejeté comme frivole et le promoteur Guillaume Chapeillon prenant la parole comme ministère public, commence la lecture de son épais réquisitoire. Dès les premiers passages Gilles interrompt par des aménités cette prose, redoutable et par les accusations qui s'y trouvent abondamment spécifiées et par son latin barbare et pesant, semé de solécismes et de fautes d'orthographe ; quarante-neuf paragraphes précédés d'un exorde, ornés de conclusions et que flanquent en serre-file quarante-neuf « item » qui sonnent comme des « han ! » de bûcheron.

Gilles exaspéré clame que ce ne sont que mensonges et infamies ; attaqué, le promoteur se lève la main vers le Christ, jure qu'il fut véridique et défie le maréchal au même serment. Et celui-ci qui surpassa les atrocités des pires chenapans renâcle devant le parjure et reprend, écumant, ses insultes.

La séance suivante le promoteur, qui dans tout cela sera froid comme un couperet, d'une férocité de substitut arriviste, reprend et malgré les protestations de Gilles lui sert de copieuses rasades de droit canonique pour qu'il soit bien convaincu des titres, qualités et compétence de chacun, après quoi complète la dure mortification en deversant sur la tête de l'accusé la lourde panerée de son réquisitoire (1), pen-

1. Ne retenant toutefois que les crimes relevant du tribunal ecclésiasti-

dant que celui-ci continue le système, adopté, de défense et lance à ses juges les qualificatifs de ribauds, de simoniaques et derechef s'obstine à les récuser.

Alors l'évêque et le vice-inquisiteur le déclarent contumace, l'excommunient publiquement, décident encore que, passant outre à ses oppositions, on continuera les débats le lendemain. Et l'on amène Gilles qui hurle et se convulse. Mais c'est fini, nous ne le verrons plus. Gilles, noble baron de Rais, seigneur altier et forban sanguinaire, s'émacie et disparaît dans le terrible *in-pace* qu'est le cachot de la Tour-Neuve.

A la séance du lendemain, l'accusé qu'on ramène est un homme prostré et vieilli, dont l'anxiété, une sourde et profonde terreur ont creusé, à coups de pioche, les joues. D'une voix éteinte, il demande pardon à qui l'on veut, répare ce qu'il faut, dit tout ce qu'on lui demande de dire et ce jusqu'à la fin du procès.

Par désir de pénitence, il déclare qu'il referra publiquement, et en langue vulgaire, la confession extra-judiciaire faite dans son cachot. Cette confession a lieu le samedi 22 octobre. Halluciné par le souvenir de ce qu'il a fait, Gilles vomit deux heures durant son âme rouge, il n'omet pas un viol, pas un meurtre, pas un râle, pas une souffrance ; il déplie

que il demande la double excommunication contre Gilles évocateur de démons, hérétique, apostat, relaps, sodomite et sacrilège.

devant eux telle une abjection, une telle pourriture que les juges se sentent blémir et baissent le nez en n'osant pas le regarder en face et que, dans la foule, des douleurs anciennes mal fermées, soudain ravivées, ont, sur les dalles, effondrer des femmes raidies d'épouvante, revivant leurs chagrins de naguère, et dans leur propre chair, les affres terribles de leurs enfants disparus. Et la tradition veut que Jean de Malesvois ait en se dressant couvert la face du fils de Dieu, crucifié derrière lui.

La question canonique dont le redoutable arsenal était prêt dans un réduit voisin ne fut pas appliquée.

Gilles, excommunié, puis absous et réintégré en l'Eglise par l'évêque de Nantes, fut ensuite livré à la justice civile présidée par Pierre de l'Hospital, et qui, d'ailleurs, s'était effacée, volontairement. La sentence fut immédiatement rendue, il était condamné, avec ses complices Henriet et Poictou (1), à être « pendus et ars » ce dont il fut informé par Pierre de l'Hospital qui ajouta : « Cryez à Dieu mercy et disposez-vous à mourir en bon estat, avecques ung grant repentir d'avoir commis de tels crimes ! Demain à onze heures la sentence portée contre vous sera exécutée. » Le lieu de l'exécution était la prairie de la Biesse alors située au-dessus des ponts et hors Nantes. Toutefois en considération de son attitude finale, Pierre de l'Hospital autorisa l'enlèvement du corps avant qu'il fut atteint par le feu.

1. Le sort de Prelati n'est signifié nulle part. Toutefois, convaincu de commerce démoniaque, il est à présumer qu'il ne sortit pas intact de l'aventure.

Gilles expira le 26 octobre 1440 peu après onze heures. Grâce à la pieuse attention de demoiselles de « hault lignaige » le corps arraché au feu fut inhumé suivant une dernière prière de Gilles « en l'église du Moustier de Notre-Dame des Carmes à Nantes ». En 1502, soixante-deux ans après lui-même, s'éteignit définitivement sa race. « Finalement, Dieu, le créateur, se déplust de ceste maison qui avait esté fort grande qu'il n'en sortit point d'enfans et s'en alla en dissipation (1).

1. D'Argentré, *op. cit.*

Au cours des précédents chapitres j'ai tenté de rétablir le décor dans lequel s'agitait Gilles, d'esquisser la mentalité de ses contemporains, les milieux qui étaient les siens, le cours déconcertant de sa vie. Je n'ai pas craint d'insister sur des questions en apparence secondaires, car plus on creuse ce problème et plus l'on se convainc que la connaissance de ces influences extérieures sont des plus utiles, des plus précieuses pour pénétrer la mentalité du Sire de Rais.

Il est maintenant intéressant d'ébaucher la physionomie de cet esprit curieux où tant de choses heurtées se coudoyèrent où régnèrent avec une égale fougue, le grand et le mesquin, le beau et l'immonde, le vrai et l'absurde.

En Gilles plusieurs âmes d'homme se superposent : le mystique, le soudard héroïque, l'artiste exaspéré sans parler du sensuel impulsif et vorace qui sera analysé à part.

D'abord le soldat. C'est le côté vertueux, peu intéressant somme toute, puisque c'est par ses exactions, son dilettantisme du sang que Gilles de Rais s'est inscrit profondément dans l'histoire.

Quoi qu'il en soit, depuis le moment où il fait ses premières armes, héros précoce qui a juste seize ans, Gilles se révèle guerrier remarquable, il est brave de ce courage intelligent qui combine et calcule et non de cette furie latine qui transforme l'homme en un irrésistible boutoir, mais qui, évanouie, laisse une loque. Bien que ce soit encore un enfant d'à peine vingt ans, il teinte de quelque science la brutalité du fait d'armes ; sa voix est écoutée à l'égal de celle d'un vieux capitaine. Tout en exécutant de hardis raids, il dessine d'audacieuses manœuvres qui font tomber entre ses mains, comme des fruits mûrs, des villes, et c'est sur des hommes faits, des routiers rompus au métier que sa jeune bravoure gagne les dernières manches et fait la belle.

Pendant toute cette période il est résumé par cette phrase des chroniques : « Il fut bon et hardy capitaine » ; intraitable aussi et sans pitié, car si, fidèle à la parole consentie, il laisse saufs les Anglais rendus à mercy il fait brancher sans quartier les Français douteux ayant endossé la casaque de l'ennemi.

Sitôt troquée l'armure contre la dalmatique, le heaume contre le chaperon, le reitre glorieux devient le lettré qui s'affine, l'artiste délicat. Alors nous apparaît le Gilles de Rais intellectuel.

Si imprécis que soit ce qualificatif il est cependant celui qui convient, car en Gilles l'artiste, le lettré, l'érudit s'intriquent et se mêlent de cette sorte qu'une division quelconque serait artificielle et fausse.

L'artiste se révèle par une foule de détails. En son

château de Tiffauges surtout, aussi dans ses autres résidences, il a tenu à s'entourer d'un mobilier de prix dont le faste sans doute le flatte et l'enorgueillit, mais qui a l'excuse d'être d'une beauté sobre et magnifique, et un de ses historiens (1) a dépeint par le menu les murs vêtus de bois précieux, les meubles ajoutant encore à cette parure.

Comme certains types de la littérature actuelle il subit le charme de la gamme claire des précieuses gemmes, des fines joailleries, comme eux il est le magnifique amant des étoffes de prix, des tissus rares. Ces mêmes mains délicates, qu'une rage meurtrière plus tard recourbera en griffes assassines s'enivrent par le contact de la splendeur éteinte des vieilles soies et ces douceurs choyées lui font goûter le magique Nirvana d'un capiteux opium, devant elles il rêve d'un art inconnu et poignant (2).

C'est dans ses ornements d'église que cette passion se sent le mieux. Dans les descriptions atténuées des héritiers (3), navrés de la fuite rapide des écus, nous retrouvons très précisé ce goût ruineux : rien ne lui semble trop cher lorsqu'il s'agit de pourvoir d'ornements cultuels, de chasubles, d'étoles son opulente collégiale.

Musicien avéré il goûte en connaisseur expert la majesté superbe des plains-chants et lorsque, sous

1. Huysmans. *Là-bas*.

2. Jean Lorrain. *M. de Phocas*, *M. de Bougreton*. — Huysmans. *A rebours* (des *Escuintes*.)

3. *Mémoire des Héritiers*.

les doigts d'habiles organistes, venus souvent de fort loin et toujours payés fort cher, les orgues (1) pleurent ou mugissent des splendeurs lithurgiques, de lénifiantes extases apaisent cet éternel fiévreux. Lorsqu'il apprend qu'en quelque endroit se trouve un chanteur de talent il n'a de répit qu'il ne l'ait, à coups d'offres somptueuses, décidé à habiter Tiffauges et l'envoie chercher, comme un prince, par une imposante escorte.

A l'encontre des hobereaux obtus que sont les seigneurs de son temps, Gilles non seulement sait apprécier les talents d'autrui, mais encore il n'en est, lui-même pas dépourvu. Les textes nous le montrent enlumineur habile, expert à rehausser d'une parure polychrome la monotonie jaune des parchemins, coulant de clairs émaux (2) qu'il fait ensuite, au moyen d'instruments spéciaux, fixer sur les plats de ses reliures par un ouvrier, nommé Thomas, qu'il s'est attaché à prix d'or et qu'il emmène partout avec lui : durant son voyage fameux à Orléans en 1434-1435 nous retrouvons ledit Thomas, logé par les soins de son maître « chez Marguerite, *Au Dieu d'Amour* ».

Le Maréchal a voulu tout connaître, tâter de tout. Nous venons de le voir appréciant justement des soies ou des étoffes rares — qu'il paie en général qua-

1. Il s'en était même fait faire de portatives qui coûtaient fort cher, comme transport, exigeant un grand nombre d'hommes.

2. « Quem idem Egidius conscribat inscausto ».

tre fois leur valeur — exécuter de fines enluminures ou des émaux délicats, le voici retournant derechef sa veste, devenant littérateur. J'ai tantôt fait allusion à sa manie théâtrale ; dans les *Mansions* édifiées par ses soins il fait jouer, outre des pièces — des mystères — qui sont en quelque sorte du répertoire de l'époque, il fait jouer le *Mystère du Siège d'Orléans* (1), qu'il a sinon écrit lui-même, du moins inspiré de très près et qui, par les allusions transparentes des principaux personnages — dont-il est — peut servir de document historique sur Jehanne et ledit siège.

En dilettante, et bien avant qu'il songe à faire du satanisme pratiquant, nous le voyons composer entièrement de sa main un traité de l'Art d'évoquer les démons, après avoir déterminé les règles d'une collégiale !

Il faut aussi remarquer sa passion du livre, du livre choyé comme un ami cher qu'ont seuls les vrais lettrés. Gilles possède toutes sortes de manuscrits rares, sur l'Alchimie, des chroniques du temps, des classiques latins, dont le fatal Suétone trouvé à Champtocé, qu'il a payé des prix fous et dont les reliures sont des joailleries coûteuses, celui-ci « ... Ung livre de parchemin, nommé *Ovide Metamorphoseos*, couvert d'un cuir vermeil, armé à cloz de cuivre et à fermoers d'argent dorez avecques une croix de boys

1. Petit de Julleville. *Les Mystères*.

couverte d'argent dorez, sur laquelle ung crucifilz d'argent blanc (1). »

Ses livres sont inséparables de sa personne, quand il voyage il s'en fait à grands frais accompagner ; lorsque d'aventure il les engage — comme ce dernier — pour garantir un prêt, il les fait au plus tôt dégager. Ce n'est que vers les dernières années, vers 1436, lorsque le fin lettré sombre dans le Gargantua qui ripaille, qu'il laisse les usuriers dépioter sa bibliothèque. Non seulement il entend couramment le latin (2), mais il prise tout spécialement la compagnie des lettrés diserts capables de soutenir avec lui des controverses en cette langue, et c'est même par là que la bande d'aigrefins à la Prelati qui l'assiègent peuvent l'encercler et le tenir sous le charme.

Rien ne rebute cette activité intellectuelle désordonnée. A son époque l'« Alquemye » se porte beaucoup, il en fera donc ; non pas en gratteur cupide et intéressé comme à la fin de son existence, mais en mécène éclairé et curieux : il s'adonne à l'hermétisme vers 1426, à un moment où il n'était pour lui question d'aucune ruine, et enfin on a vu plus haut qu'avant de demander des sous à l'influence capricieuse et infidèle de Barron Baal Phegor et consors, il

1. *Déclaration de nantissement pour un prêt.* Minutaire de Jean de Recouin, notaire à Orléans (15 octobre 1436.)

2. Une chose nous le prouve, c'est qu'il soutint très probablement son procès en latin ainsi qu'on peut l'établir d'après une remarque du procès-verbal, notant qu'il recuse en français Jean de Malestroit — *per hæc verba vulgaria* — et que lui-même stipule que sa confession aura lieu en langue vulgaire.

traite, en érudit, du satanisme et compose son traité spécial.

Cette rapide esquisse a montré Gilles soldat, guerrier valeureux et stratège habile, le Gilles intellectuel apte à tout, il y a encore autre chose en lui, il y a, brochant sur le tout : le mystique.

A n'en pas douter, comme tous les jeunes nobles du temps passé, Gilles, enfant, a reçu, à grand renfort de chapelains et d'aumôniers une éducation profondément catholique, mais de ce catholicisme un peu spécial du moyen âge qui ressemble singulièrement, quand on le regarde de près, à de la superstition et à du mysticisme d'aloi médiocre, plus prompt à s'occuper des *dyables* que des saints.

Et dès lors, dans toute sa carrière, même dans ses pires faux pas, nous croyons que cette foi mystique ne le quitte pas.

Au sortir de l'enfance, à vingt ans, le voilà guerroyant aux côtés de Jehanne, la vierge guerrière de Domrémy, à la protection de qui Charles VII l'a en quelque sorte commis ; comme l'escouade de capitaines qui l'accompagnent, les La Hire, les Xintrailles, les La Trémoille et autres, il subit cette contagion de chasteté et de vie pure qui leur fait jeter hors des camps les ribaudes complaisantes, qui étaient les exutoires habituels de ces robustes mâles. Il prend très au sérieux l'aventure de la Lorraine, moins que quiconque doute du caractère divin de sa mission et l'escorte, convaincu.

Plus tard à Tiffauges, ses pires folies, ses achats

les plus ruineux sont pour sa chapelle ; bien que le pape, dûment stylé par les lamentations de la famille se refuse à sanctionner officiellement cette organisation, il entretient « au dit chastel » le clergé d'une cathédrale et le luxe de son orfèvrerie sacrée, des vêtements et des tentures cultuels atteint à l'insanité (1).

A ce sujet, l'abbé Bossard lui refuse le mérite atténuant de cette religiosité exaltée restreignant à son seul désir de briller, ces splendeurs. Je ne le crois pas, sans doute le désir de faste reparaît là comme ailleurs, mais pas seul. Si noirs que soient les grands coupables il ne le sont pas uniement, ils présentent par certains points, de plus indulgentes demi-teintes et c'est le cas.

En dehors de ce point, mille petits faits pris dans le cours de son existence nous révèlent un Gilles toujours hanté de l'Au-delà.

Il institue des fondations pieuses dans un but de contrition : en 1432 au Loroux-Bottereau « pour les pauvres voyageurs passant en ce lieu », en 1436 à Machecoul une collégiale en l'honneur des Saints-Innocents.

Dans une séance d'invocations, Gilles, qui pourtant est brave, s'épouvante et s'apeure brusquement sans motif, alors, d'instinct comme un noyé à une perche il se raccroche à une prière à la Vierge dont les paroles lui reviennent à l'esprit.

1. Huysmans. *Là-bas*.

Lorsque dans de mystérieuses estrapades, ses amis reçoivent — soi-disant du Malin — de valables horions et cotoyent pour un temps la mort, du moins à ce qu'il semble, Gilles, qui les soigne, s'empresse de les faire confesser et administrer afin qu'ils n'aient point au delà, le cas échéant d'ennuis.

Il faut remarquer que dans toutes ses tentatives de conversations démoniaques, il consent bien à diverses choses, dont notamment un sacrilège : faire chanter à la Toussaint l'office des damnés, il consent à des sacrifices humains mais toujours il se refuse, en particulier dans des cédules qu'il écrit et signe avec son sang, à hypothéquer gravement son salut et il spécifie qu'il abandonne bien des choses « hormis sa vie et son âme ».

Durant ses tardifs et instables regrets vers une vie droite, c'est toujours à des mortifications religieuses qu'il songe : il veut se cloîtrer, se faire Carme (1), se rendre à Jérusalem en mendiant sur les routes.

Mais mieux que tout sa fin, toute en vitrail de cathédrale, son attitude devant ses juges nous montrent en lui ce levain inaltéré de mysticisme.

Après une dernière rébellion, des forces mystérieuses courbent en ce féodal à échine raide l'orgueil atavique, montrent ce fait inouï d'un haut et puissant seigneur, effondré, râlant ses crimes devant le peuple assemblé, en une confession foraine

1. «... Faire une belle expiation de ses méfaits sous la règle des Carmes » (Lettre à Charles VII).

digne des premiers âges, pleurant comme un enfant perdu, suppliant, très humble et avec passion, les parents de ses victimes, cette ribaudaille qu'il eût peu avant méprisé de très haut, et quêtant à travers ses sanglots : « Vous les parents de ceux que j'ai si cruellement mis à mort, ah ! donnez-moi le secours de vos pieuses prières » (1).

Au cours des débats nous le voyons traqué par le terrible promoteur et acculé à des aveux complets ou un faux serment qui est peut-être le salut, et lui, que rien ne faisait reculer s'effare et refuse, n'osant « assumer l'irrémissible méfait de tromper Dieu » (2).

L'excommunication prononcée contre lui l'atteint comme un coup de masse et lorsque, l'absolution prononcée par Jean de Malestroit, l'Eglise lui octroie sa réintégration dans les rangs des fidèles, sa joie est telle, qu'halluciné désormais il désire et appelle de toute son exaltation d'impulsif le bûcher rédempteur, atteint d'une bienheureuse cécité mentale qui lui masque l'horreur de cette mort par la corde et le feu.

Et il marche, heureux, vers le néant, joyeux de l'expiation proche et de ce que l'évêque lui a promis une procession propitiatoire. Il s'en va en donnant à Prelati épouvanté des rendez-vous d'outre-tombe, avec la conviction d'un homme sûr de sa propre exactitude (3).

1. Huysmans-Bossard, *op. cit.*

2. Huysmans. *Là-bas.*

3. Adieu François mon amy ! Jamais plus ne nous entreverrons en cest

Voilà donc, très largement crayonnée, mais cependant fidèle, la physionomie morale du maréchal. Si heurtée et si diverse soit-elle, il y a cependant un trait commun. Cette tendance à l'exagération, au manque évident de mesure, à s'engager sans contrôle dans toutes les voies, même les plus absurdes, offertes à son activité brouillonne, et une fois là à y vouloir surpasser tous les autres. Nous le voyons toujours rêver l'assaut de l'inaccessible, en toutes choses la conquête de la suprématie.

monde ; je prie à Dieu qu'il vous doint bonne patience et cognoissance ; et soyez certain ; mais que vous ayez bonne patience et esperance en Dieu ; que nous nous entreverrons en la grant joye du Paradis « priez Dieu pour moy et je prieray pour vous ». D'après Bossard.

IV

Interrogé sur la détestable influence qui l'avait amené à commettre des crimes aussi frissonnants Gilles incrimina sa seule imagination et son goût pour la luxure. Mais il ajouta :

« Or (1) estant d'aventure en la librayrie du dict chateau, je trouvai ung livre latin de la vie et des mœurs des Cesars de Rome par ung savant historien qui ha nom Suétonius. Le dict livre estoit orné d'images fort bien faictes auxquelles se voyoient les desportemens de ces empereurs payens et je lus en cette belle histoire comment Tiberius, Caracalla et autres s'esbattoient avec les enfans et prenoient plaisir singulier à les martyriser. Sur quoy je voulus imiter les dicts Cesars et le même soir je commençai en suivant les images de la leçon et du livre. »

Quelle évocation cette phrase, quand on y songe : « or estant d'aventure en la librayrie du château... » Elle s'évoque d'elle-même cette « librayrie » longue et muette aux murs plaqués de bois précieux, aux meubles assombris de cuir brun. Par les hautes baies en ogive, ouvertes sur la vallée en contrebas de la

1. En 1432, à la mort de Jean de Craon.

Crume, entrent, avec du soir qui tombe, des bruits montant quelconques de la cour : bruits de voix, pas de chevaux, cliquetis divers.

Devant la longue table, que chargent les pesants *in-folio*, les manuscrits rares aux opulents fermoirs, Gilles, accoudé, rêve, une main au front, l'autre crispée sur le dernier feuillet de son Suétone ; il est ivre de la dangereuse lecture bue d'un trait, tout le jour, les tempes moites et bourdonnantes, les yeux chauds. Il songe que bien fade lui paraît maintenant la joie de souiller les enfants de sa psalette, pourtant « bels comme des anges », à côté des bonheurs aigus, des foudroyants plaisirs dont la peinture le hante ; une cruauté noircit ses yeux ; las il s'approche, en s'étirant comme un félin, de la baie ouverte. Mais il ne peut dévier ses idées de la pernicieuse pente, les phrases les plus térébrantes du livre dansent autour de lui une ronde infernale et chuchoteuse ; son regard plane, lent, comme le vol d'un gerfaut au-dessus de la campagne crépusculaire d'où montent des fumées bleues.

La tentation se précise : par delà la poterne, sur la route, un des innombrables petits mendiants, que l'or du seigneur attire, tend de loin la main, bel enfant sous ses loques... Une dernière lutte, brève, tragique. Avant de sombrer Gilles regarde autour de lui comme pour chercher un appui et il ne trouve que le Suétone dont les feuillets battent lentement et dont les lignes brouillées par la pénombre paraissent ricaner doucement. C'est fini, vaincu

Gilles se penche et, décisif, appelle du geste un serviteur, donne un ordre.

Encore que généralement escamotée par la chaste pudeur des biographes la gamme peut être aisément rétablie des joies rouges dont Gilles composa les fabuleux « nocturnes » de Tiffauges.

Sur ce point, en outre que le promoteur ne craignant pas, dans son pesant réquisitoire, de pointer ses i, précise et détaille ses accusations, les dépositions des serviteurs Henriot et Poictou, la confession détaillée de Gilles, consignée tout au long dans le procès ecclésiastique éclairent la question d'un jour suffisant.

C'est le soir, dans une salle éloignée du château, que se passent ces effrayantes scènes. Gilles attend fiévreux l'enfant qu'on a mis dans la journée en réserve dans quelque cachot. Et les meurtres succèdent aux meurtres, les viols aux viols.

D'abord il joue avec l'enfant, s'excite à la souplesse de cette peau fraîche, flaire cette chair jeune qui s'effare et tremble, puis il se livre sur lui au coït hors nature souvent deux fois et plus (1), après quoi il reprend le petit martyr déjà hagard de souffrance et de terreur et s'acharne, atroce et minutieux, en une boucherie affreuse, à coups de dague il désarticule les frêles jointures, taillant de rouges lambeaux et rit, heureux.

Après quoi il tombe lui-même sur un lit terrassé

1. « Semel, aut bistantum luxuriabatur » *Procès eccl. dép d'Henriot.*

d'un sommeil mortel, pendant que ses fidèles — à qui, sous terrible serment, il a fait jurer discrétion — font prudemment disparaître toutes traces. Soigneusement le sol est lavé. Soigneusement aussi les pauvres restes, les petits vêtements raidis d'une poix rousse sont incinérés et si délicatement que jamais l'odeur ne s'en perçoit ; ensuite du haut d'une tour les cendres sont, soit semées dans le vent, soit jetées en une douve, ou dans des latrines.

Et voilà le point de départ ; quoiqu'il fasse il n'aura toujours que ces trois moyens : le viol, le meurtre, la mutilation, mais ils s'efforcera d'en augmenter l'acuité, de les doser, de les aggraver l'un par l'autre et inlassablement escaladera un à un tous les degrés de l'Horrible.

Successivement le meurtre va voir avancer son heure. D'abord Gilles conclut par là la fête rouge, ensuite il avance un peu le moment des coups de dague et, finalement, ouvre par là les affreux débats.

Gilles imagine de couper très légèrement le cou de chaque côté, de rendre — c'est son mot — la petite tête languissante (1) et, lorsqu'elle dodeline dans le sang qui gicle, il viole l'enfant.

Il trouve, un moment, que les cris des petites victimes partent trop tôt, gênent l'harmonie qu'il rêve, alors il combine cette mise en scène qui présente ceci d'odieux qu'il cambriole ainsi l'affection du sacrifié.

1. « Cum quibus etiam languentibus vicium sordidum committebat et exercebat more supradicto. » *Procès eccl. Confession de Gilles.*

Dans la pièce sanglante, où il n'est pas, ses serviteurs pendent l'enfant par le cou, à un croc fixé dans le mur et lorsque, demi-étranglé, il suffoque, Gilles paraît, le décroche, le cajole, alors que rassuré il s'accroche à lui. Mais brusquement l'ami tendre devient le meurtrier brutal, les mains qui caressaient se referment, devenues griffes dans le spasme.

Parfois avant toute autre chose il mutile sa victime et ce n'est plus que sur une loque informe et saignante qu'il se satisfait en un immonde onanisme dans de la chair.

Mais les voies naturelles le lassent, il s'en fait d'autres, sous prétexte que c'est moins fatigant et plus agréable.

A peine lui apporte-t-on un enfant qu'il se précipite sur lui, le larde de coups de poignard, le mutile, « avecques ung long bracquemart », le fend comme un sac, fait à sa convenance bâiller la plaie et patauge dans cette vie massacrée, jouit de la tiédeur gluante du sang jeune, presse, comme des éponges, les poumons roses, en flaire la buée fade, divise l'écheveau poisseux des viscères, enfin quand l'agonie ternit le jeune regard qui ne verra plus, s'assied dans cette souffrance sans nom, de la tenaille de ses mains arrache et broie le cœur, puis obliquement guigne la mort faisant son œuvre (1). Et il est, dit-il, plus content de jouir des terreurs et des souffrances que de toute autre chose.

1. « Et nunc sedebat... superventres ipsorum languencium delectando et eos morientes aspiciens ab obliquo » *Procès eccl. dép. d'Henriet.*

Il n'a pas toujours cette patience de bourreau asiatique, ce soin de ménager la vie, de la faire durer comme une matière première, coûteuse et d'un approvisionnement difficile.

Certains jours il se rue sur la nouvelle victime, la jette à terre violemment, la piétine, se précipitant les serres en avant, lui tараude avec ses doigts les yeux et s'armant d'un bâton (1), d'une pierre, de n'importe quoi, et pile le petit crâne jusqu'à ce qu'il éclate en un fracas de cervelle qui saute, avec du sang.

Et Gilles repart et va plus loin encore, il a violé des vivants qu'il tuait ensuite, il a souillé des râles, coïté avec des agonies il va maintenant stuprer des morts. Il tue au préalable ses victimes et c'est sur de petits cadavres inertes qu'il passe ses rages sexuelles (2). Mieux, il institue un concours macabre, il consulte devant les têtes alignées, les siens, et soulevant, par les boucles blondes ou brunes que soudent des caillots, celle qui a réuni les suffrages (3), cet amant de la mort passionnément la baise sur les lèvres exangues de cette tête sans cou, comme il baise transporté les petits membres détachés dont la ligne lui paraît harmonieuse.

On (4) a accusé aussi Gilles d'avoir commis des tentatives d'effraction sur des ventres de femmes

1. « ... rumpebantur cum ictibus bacculorum ligneorum. *Ibid.*

2. « Suam libidinem exercebat cum pueris antedictis... aliquandoque postquam jam erant interfecti. » *Procès eccles. Dépos. d'Henriet.*

3. « Petebat que cisdem quod dictorum capitum erat pulirius... deosculabatur soepe, in hoc etiam delectando. » *Ibid.*

4. Monstrelet, *op. cit*

grosses en des césariennes à sa manière et d'avoir ensuite éteint sur le fœtus ses ruts innommables : de sa part c'est bien possible, mais cette accusation ne se trouve prouvée nulle part.

Ainsi que je l'ai dit les petits débris étaient détruits et soigneusement dissimulés, vers la fin Gilles les fit souvent servir, surtout certains viscères, à des offrandes au Très-Bas (1).

Sans vouloir trop insister sur des ébats devant lesquelles la nausée monte invinciblement, j'ai cependant tenu à donner des détails aussi significatifs que possible des scènes de carnage. Les mots manquent à l'idée que huit années durant elles se renouvellent, s'entassent inlassablement comme les vagues d'une marée rouge de meurtre et de sang.

Mais quoique j'aie dit et si atroces que soient les perspectives que j'ai ouvertes je n'ai rien écrit, rien avancé qui ne soit exact. Tout cela figure et avec plus de détails et encore plus crument spécifié par ce cruel latin des scribes dans les expéditions du procès ecclésiastique (2).

Qu'y a-t-il à épiloguer sur tout cela ? Les contemporains de Gilles, peu versés en psychopathie, satisfaits de leur explication *quia dyabolus* ne s'inquiètent pas de « classer » Gilles, mais la richesse des descriptions qu'il nous laissèrent nous permet de le faire.

1. Pro suis invocacionibus faciendis, et ut ipsa offerret demonibus invocatis. *Procès ecclés. Dép. d'Henriet.*

2. *Procès ecclésiastique.* Dans le réquisitoire. Dans les dépositions d'Etienne Corrillaud dit Poictou et d'Henri Griad dit Henriet. Dans la confession de Gilles.

A côté des terribles estocades de Gilles, bien que le marquis de Sade paraisse une roquentin falot avec ses pastilles à la cantharide, c'est cependant sous sa bannière que nous allons enrôler le Maréchal, en en faisant, plus scientifiquement, un assassin par volupté.

Je n'ai pas à entreprendre ici une étude du sadisme. Je rappellerai seulement que, bien qu'elle soit vieille comme le monde, au moins autant que les « Césars de Rome », on a donné à cette déviation sexuelle, le nom désormais impérissable de celui qui, vers 1790, s'en fit l'élégant théoricien, en une série de romans qui documentait une longue et sûre expérience du sujet.

Elle consiste essentiellement en une sorte d'algomanie à rebours, en une volupté plus ou moins active (1) trouvée dans la souffrance d'autrui et qui, chez l'homme du moins, n'est que l'exagération du sentiment naturel de conquête, sentiment obscur, sans doute atavique, mais puissant qui fait que nombre de gens, pour trouver un charme quelconque à la possession d'une femme, ont besoin de cette idée d'une résistance vaincue, d'une contrainte imposée.

Si l'on dépouille parallèlement les actes de Gilles de Rais et les faits cités par Kraft-Ebing, le cas de Verzeni rapporté par Lombroso (2), la confession d'Andréas Bichel citée par Feaubach (3) pour ne citer

1. Le sadiste peut être simplement psychique et rêver, sans les exécuter, des cruautés, contemplatif et rechercher sans les provoquer des spectacles cruels, nocif et déterminer alors la souffrance qu'il rêve, comme Gilles de Rais, Tibère, Charles le Mauvais, le marquis de Sade, etc.

2. V. Kraft Ebing. *Psychopathia sexualis*.

3. Thoinot. *Attentats à la pudeur*.

que ceux-là, on est frappé de la similitude des procédés employés pour la recherche de la volupté, de l'étroite parenté à travers les âges et les frontières de celle-ci, toujours semblable à elle-même, et les intéressés pris, font en général devant les magistrats ou les médecins des déclarations toujours analogues et qui paraissent se résumer en cette phrase de Gilles : « J'avais plus de plaisir à jouir de leurs souffrances et de leurs terreurs que de toute autre chose ».

En ce qui concerne les actes de nécrophilie, la comparaison se présente d'elle-même avec le sergent Bertrand de populaire mémoire, mais il faut remarquer qu'elle est beaucoup moins justifiée que précédemment, Bertrand allait combrioler des cimetières, crocheter des bières et violer des cadavres froids. Chez Gilles il n'en est rien. Huysmans parlant de « la glace ensanglantée des tombes, exagère, dans l'intérêt d'une jolie phrase, rien dans les textes ne permet cette interprétation excessive. Gilles souillait les petits cadavres que venait de faire ses mains meurtrières, et où toute vie ne paraissait pas absolument éteinte (1). Nous l'avons vu souiller successivement la vie, l'agonie, la mort semblant défendre la théorie, émise par Kraft-Ebing combattue ailleurs, en particulier par Thoinot de la nécrophilie, filiale du sadisme.

En résumé, nous pouvons établir de ce qui précède que Gilles de Rais est surtout un assassin par volupté, mais avec une orientation très nette, vers la nécrophilie et la pédérastie.

1. « Calore adhuc in eis existenti recenti. » *Procès eccl.* Dép. d'Henriet.

L'apparition relativement tardive de ces perversions le classe dans le groupe des pervers acquis, pervertis par suite d'excès, des vicieux que définit Kraft-Ebing. Je me refuse pour ma part à souscrire à ce sursaut inattendu de pudeur mal placée du professeur autrichien, en outre, le mot vicieux ne me paraît pas signifier grand'chose en psychopathie. Pour que des excès comme ceux du Maréchal se produisent, à un âge relativement jeune, il me paraît qu'un fond morbide est absolument nécessaire, quitte à rester stérile si nulle semaille mauvaise n'y est jetée.

V

Gilles de Rais était-il sain d'esprit ? C'est une des questions les plus controversées de son histoire.

L'idée n'est pas neuve, en effet, d'atténuer par une aliénation mentale l'énormité de ses délits.

Peu d'années après sa mort le Mémoire que présentent au Roi ses héritiers en fait le fond de ses réclamations, idée intéressée qui permet précisément d'en suspecter la sincérité : lesdits héritiers demandant en effet l'annulation des transactions du Maréchal comme ayant été conclues par un dément, un incapable, et cette manière de voir est reprise par plusieurs historiens du temps.

De nos jours P. Lacroix (1) la reprend en l'exagérant et, avec décision, fait du malade un aliéné.

Par contre Huysmans, comme je l'exposerai plus loin, la réfute acrimonieusement ; E. Bossard, en des pages moins acerbes, mais tout aussi prévenues, s'efforce de la miner avec des arguments indigents, car c'est là un des passages les plus débiles de son œuvre par ailleurs remarquable, et il est piquant de

1. P. Lacroix (Bibliophile Jacob). *Les procès célèbres*.

constater que dans les raisons qu'il avance on peut trouver contre lui des armes.

Indirectement, et au sujet de cas analogues, on peut trouver en certains auteurs les éléments d'une conviction.

R. von Kraft-Ebing (1), s'exprimant au sujet des assassins par volupté, affirme qu'« il est fort improbable qu'un homme sain au moral commette des crimes d'une telle brutalité ». Plus loin le même auteur juge en ces termes les nécrophiles : « Il faut une sensualité assurément perverse pour surmonter l'horreur naturelle que l'homme éprouve devant les cadavres et pour trouver du plaisir à la conjonction sexuelle avec un cadavre. »

Lombroso (2) croit que tous les auteurs de viols sont des dégénérés et Emminghaus (3) juge morbide tout désir s'éveillant devant des objets ou des personnes inadéquats.

Il est encore plus démonstratif de constater que le caractère de Gilles, dissipateur orgueilleux, vain, assassin par passion, cadre avec le signalement du fou lucide que décrit, il y a cinquante ans, Trélat (4) et remarquons que ses actes sont résumés par cette phrase de Grasset (5), chez lui « il y a affaiblissement du psychisme supérieur et hyperactivité fonctionnelle, non contrôlée, du psychisme inférieur ».

1. V. Kraft Ebing. *Psychopathia sexualis*.

2. Lombroso. *Goldtammers Archivs*.

3. Emminghaus. *Psychopathologie*.

4. Trélat. *La folie lucide*.

5. Grasset. *Demi-fous. Demi-responsables*.

Avant d'aller plus loin je voudrais faire justice de cette idée si vivace et vieille comme lui, de Gilles de Rais criminel parce que démonomane.

Admissible au moyen âge, cette explication sommaire ne saurait résister à nos conceptions actuelles sur le psychisme des malfaiteurs. Bossard subit le pli professionnel, présume le fait si établi qu'il ne le discute pas, en est convaincu, mais — rendons-lui cette justice — n'a pas d'affirmation agressive.

Huysmans, au contraire, « travaillé » par une conversion proche et voulue, qui altère malheureusement l'intégrité de ses jugements, s'emporte pendant tout une page contre « tous les Lombroso de la terre », s'acharnant à nier l'évidence et arrive à cette étonnante conclusion de se demander si on est démonomane parce qu'on a une lésion cérébrale, ou si on a une lésion parce qu'on est démonomane.

J'ai déjà trouvé un argument dans l'apparente antinomie de certaines dates, en voici un autre plus précis et à coup sûr presque irrévocable puisque émanant — en toute sincérité — de Gilles lui-même c'est une lettre-supplique — déjà citée — adressée à Charles VII au moment de son procès.

« Souventes fois je me lamente et me reproche d'avoir laissé votre service, mon très vénéré Sire, il y a six ans, car en y persévérant je n'eusse point tant forfaict. Mais je dois néanmoins confesser que je fus induict à me retirer en mes terres de Rais

par certaine furieuse passion et convoitise que je ressentois envers votre propre dauphin tellement que je faillis l'occire un jour comme j'ai depuis occis nombre de petits enfants. »

Cela se passait en 1434, Prelati et les sacrifices humains sont de 1439, soit cinq ans plus tard, c'est net et mathématique. Donc, sans équivoque possible, meurtres et démonomanie n'ont que des rapports de même origine, productions malades, filles au même degré d'un cerveau entaché de morbidité.

Donc Gilles était, en partie du moins, dément ; cela paraît actuellement bien établi (1).

Fou soit, mais de quelle folie ? Avant de solutionner définitivement cette délicate question, il me reste encore, mettant soigneusement avant la charrue les bœufs, à déterminer les causes profondes ou immédiates qui ont dû influencer sur l'apparition de sa morbidité, en propres termes constituer l'étiologie de sa psychose et je dois commencer par explorer, vainement d'ailleurs, son passé atavique.

Que savons-nous de précis sur l'hérédité de Gilles de Rais ? C'est bien simple : rien. Bien qu'à vrai dire la désinvolture de sa mère se remariant sitôt son veuvage puisse laisser perplexe, il n'y a pas lieu d'éterniser les dessus des développements évidemment spéculatifs.

Puisque nous en sommes réduit à des supposi-

1. Il y a quelques années M. Salomon Reinach tente d'innocenter complètement Gilles en s'appuyant sur un document provenant de la famille de la Trémoille.

tions la possibilité d'un hérédo-éthylisme — d'ailleurs entretenu chez lui-même — pourrait nous intéresser davantage. A cette époque les nobles sires, généralement dépourvus de distractions, n'en avaient d'autres que de grandes chasses ou de vastes randonnées qui causaient habituellement grand'soif et que suivait d'abondantes beuveries. D'autre part, en ce même temps, nulle voix avertie ne songeait à empêcher les gens de boire en rond et, y en eût-il eu qu'elle aurait prêché dans le désert. Brocs et hanaps contenaient en effet mixtures plus intéressantes que paroles de mire : il se buvait de robustes bières, des clarets, des hypocras, des vins énergiques épargnés par le coupage, de savants mélanges corsés d'aromates et d'épices, boissons aujourd'hui perdues, mais dont les véhéments effets sont souvent mentionnés dans la littérature du temps (1). Et les ancêtres de Gilles, bons et robustes guerriers, ne devaient pas reculer devant une table bien garnie et encore mieux arrosée. Tout cela n'est qu'hypothèse, valable sans doute, mais non démontrée.

Enfin tout en accordant quelque vraisemblance à l'éventualité en laquelle des parents sains peuvent, suivant des influences momentanées, procréer des hoirs tarés, peut-être nous faut-il compter avec quelque névrose ancestrale perdue dans la nuit des générations et venant aboutir à Gilles, remous parti du

1. Cf. *Les nombreuses poésies bachiques des poètes moyenageux dont l'exquis Villon.*

fond mystérieux de la race pour remonter boueux jusqu'au jour !

Sans être aussi impénétrable, aussi obscure, l'enfance de Gilles n'est cependant pas des plus claires.

D'un passage ténébreux du procès (1) que commente sans précision Bossard, on peut établir que très tôt Gilles enfant, sur qui nulle expérience inquiète ne veillait de près, porta sur lui une main d'abord curieuse, puis vite avertie des joies solitaires d'Onan, qu'il ne s'en tint pas là (2) et que promptement il se révéla d'une précocité sexuelle que l'on passa sous silence, mais que nous considérerions aujourd'hui tout à fait significative.

D'autre part, un passage, que j'ai déjà cité, du *Mémoire des Héritiers*, nous apprend qu'assez rapidement, Gilles dont s'inquiétait peu, si ce n'est pour le marier, « le vieil et ancien » Jean de Craon, subit le sort commun des petits orphelins à qui écherra une imposante hoirie et qu'il devint le point de mire d'une valetaille intéressée, dont les flagorneries cupides s'évertuèrent à ses bonnes grâces en lui procurant sans vergogne toutes sortes de plaisirs, au moins prématurés, pour la plupart. Il n'est de cette sorte pas hardi d'inférer que, pendant son enfance et son adolescence, à cet âge où, comme le corps,

1. *Procès ecclésiastique* . Confession de Gilles.

2. D'ailleurs l'onanisme et la pédérastie furent de tous temps en honneur chez les jeunes nobles de l'ancien régime, témoin cette perle dans les *Confessions* de Bouchard : « Le duc d'Orléans enfermait cinq ou six garces, une heure à deux avec ses pages pour les empêcher de se besogner ni branler la pique. » Je n'invente rien. Je cite textuellement.

l'âme en croissance est susceptible de contracter des flétrissures et des déformations, définitives par la suite, Gilles reçut ainsi l'obscur levain d'où sortira plus tard la fermentation meurtrière, que se déposa en lui le germe d'abord inerte, mais qui plus tard réveillera quelque mystérieux legs ancestral, demeuré, sans cela, latent.

Après son mariage, son entrée dans le monde, aucun détail ne nous est fourni sur lui ; pour en trouver j'ai vainement fouillé dans son histoire. Tous occupés à énumérer ses glorieux faits d'armes, ses biographes ne soufflent mot de sa vie privée, et la vive lueur de sa gloire martiale masque ses imperfections.

De telle sorte que, psychologiquement, il paraît impossible de relier entre elles les parties si différentes de sa vie et d'expliquer par quelles transitions l'enfant sensuel, mais brillant, devient, quinze ans plus tard, le fastueux criminel.

Cependant, en examinant minutieusement Gilles à sa glorieuse époque, on peut, dans cette tête en apparence solide, relever des faiblesses qui en paraîtront d'autant plus surprenantes.

A côté du jeune capitaine, petit-neveu de Du Guesclin dont la science tactique semble avoir passé en lui, paraît le seigneur gonflé plus que de raison de sa noblesse et de sa naissance ; dès ce moment nous le voyons donner dans un faste exagéré, susceptible, quand il croit en jeu ce qu'il regarde comme son

prestige, des pires folies, des dépenses les plus inconsidérées.

Déjà en lui s'affirme cette tendance à l'exaltation entière, ce manque de pondération aggravé d'une foi absolue en sa puissance et qui le lancera aveuglé sur la piste incertaine des plus vaillantes utopies à la conquête absurde de l'inaccessible.

Huysmans établit une ingénieuse proposition attribuant dans les déviations ultérieures du Maréchal une réelle part des responsabilités à ses rapports avec Jeanne d'Arc ; essentiellement il avance que ce côte-à-côte a surchauffé sans mesure le mysticisme de Gilles, attisant l'exaltation de cette âme si ardente, détruisant le fragile équilibre de cet esprit instable et le laissant prêt à tous les courages, à tous les héroïsmes les meilleurs, comme les pires.

Je me rallie, pour ma part, à cette manière de voir, mais en réduisant l'efficacité réelle de ce compagnonage à celle d'une simple cause prédisposante, d'une de ces influences de milieu auxquelles j'ai fait allusion au début de ces pages et qui, réunies, ont contribué à déraciner Gilles.

Il nous en faut maintenant examiner une autre, et non des moindres : son genre de vie. Tous ses biographes nous le montrent menant joyeuse vie et bonnes noces en son château, se consolant en des nuits d'orgie de ses expériences manquées ou fêtant, le broc en main, ses espoirs nouveaux. Lui-même, au cours de son procès, déclare, tout contrit, que vers ses crimes ne lui ont pas manqué les exhortations

persuasives d'une table choyée sans mesure : soignés et plantureux étaient ses menus, corsée la carte des vins. Dans une page superbe d'allure et curieuse d'érudition spéciale, Huysmans a reconstitué ses éléments de ces terribles godaillies, je ne puis la reproduire en entier, mais elle est vraisemblable et l'on peut, sans risquer d'errer, se représenter facilement l'état d'âme des convives, après une nuit passée le ventre à table, après un défilé de plats incendiaires, tassés avec des rasades de « boissons affolantes qui fouettaient la luxure des propos et faisaient piaffer les convives à la fin des repas dans ce donjon sans châtelaine, en de monstrueux rêves » (1).

Si, conformément à l'idée émise par Kraft Ebing, il faut admettre qu'« une vie sédentaire, luxueuse, pleine d'excès, une nourriture animale, de l'acool, des épices, etc., ont un effet stimulant sur la vie sexuelle », nous avons là un facteur étiologique de réelle importance.

En ce qui concerne le tempérament du Maréchal, je serai bref, implicitement nous l'avons examiné dans sa vie, ses talents et ses qualités, comme aussi dans ses excès et dans ses crimes ; nous avons trouvé un homme ardent, prompt à l'exaltation, à mal comme à bien faire, voluptueux raffiné cachant imparfaitement un mâle robuste aux puissants ruts.

Je viens de rassembler en quelque sorte le dossier étiologique de Gilles de Rais, j'ai passé en revue les

1. Huysmans. *Là-bas*.

causes diverses qui ont uni leurs influences pour affaiblir en lui la notion du juste milieu, mais ce ne sont là que celles prédisposantes qui l'ont désarmé contre la tentation malsaine, cause déterminante.

Il nous reste à voir quelle fut celle-ci, dernier obstacle qui fit trébucher l'homme chancelant. Avec Gilles lui-même, voyons-la dans la fatale et pernicieuse lecture la suggestion mauvaise de Suétone et des *Cæsars de Rome*.

C'est le mécanisme bien simple d'une obsession s'abattant sur un terrain propice mal défendu par une volonté débile ou pervertie, s'enracinant peu à peu ; c'est le triste processus psychique que notre vie moderne calque et reproduit sans mesure des jeunes tarés, futurs escarpes, s'hypnotisant sur une scène, violemment colorée, de meurtre, à la devanture d'un kiosque à journaux et recevant du fait divers bêtement illustré le choc pernicieux qui tôt ou tard leur mettra — irrésistiblement — l'eustache au poing.

C'est aussi celui de ces névrosés, d'ailleurs honnêtes, qui traversent indemnes l'existence jusqu'au jour parfois lointain où un choc souvent insignifiant réveille la névrose latente et en fait des délinquants (1).

1. Dans son livre des *Demi-fous*, œuvre d'imagination, mais documentée scientifiquement et sur les conseils du professeur Lacassagne, de Lyon, Michel Corday met en scène un de ces malades. C'est un taré, parfait honnête homme, négociant probe et bon père de famille, qui arrive près de la quarantaine et reçoit alors le choc en voyant dans un square le lait jaillir du sein d'une nourrice et après deux ans de lutte doit fuir à l'étranger, objet

Et maintenant quelle psychopathie, quelle névrose libérant en Gilles de Rais pis que la bête ancestrale causa l'immonde éclosion des viols et des meurtres ?

D'importantes données nous manquent à ce sujet, mais dans tout ce qui nous est parvenu sur lui nous trouverons des éléments peut-être suffisants pour tenter la solution du problème posé.

Dès l'abord nous pouvons éliminer les démences caractérisées, la manie, les délires systématisés, l'hystérie, de même que le délire onirique, la dépression confuse des intoxiqués. Rien dans la vie et les actes du Maréchal ne rappelle ces différents types morbides.

De même nous écarterons la paranoïa des auteurs allemands, nettement caractérisée par ses qualités affectives exaltées, ses tendances ambulatoires et dont le schéma est le trimardeur vagabond que chanta Richepin (1).

Plus délicat sera le départ d'entre, l'épilepsie d'un côté, la dégénérescence de l'autre, car sur plus d'un point les actes de Gilles paraissent relever de l'une et de l'autre.

Gilles de Rais était-il épileptique ? Un point d'abord se précise : c'est que jamais ledit sire ne présenta d'attaques convulsives, de crises comitiales. La preuve en est aisée. S'il était tombé du haut-mal la

d'une plainte à la suite d'une tentative de viol sur une fille inconnue de lui, qu'il a abordée dans un bois.

1. J. Richepin. *Les chansons des gueux. Le chemineau.*

chose, difficile à tenir secrète, eût été soigneusement notée par qui de droit et, en un temps où le diable expliquait tout, eût été interprétée comme une preuve matérielle de la possession satanique et le procès n'en fait nulle part mention. D'autre part, un épileptique placé dans les conditions déréglées d'existence où se trouvait Gilles eût vu certainement ses crises se reproduire ou augmenter de fréquence.

Ce point acquis, on pourrait admettre que c'était de l'épilepsie larvée, forme psychique pure ou au moins frusto-larvée, suivant le mot heureux d'Ardin-Delteil (1), pauvre ou nulle en stigmates physiques.

De l'épileptique Gilles a l'orgueil insensé, l'irascibilité futile et sans motif, la violence aveugle ; il en a la tendance à l'exagération religieuse, il en a eu la précocité sexuelle comme il en a encore les ruts irréfragables.

La pierre de touche de cette question est, je crois, l'étude attentive de ses meurtres. Sans doute, on peut rapprocher du mal comitial certains détails : lorsqu'il pioche à coups d'ongle répétés dans les yeux de sa victime, lorsque, armé d'un bâton ou d'une pierre, il s'acharne à piler le crâne du petit moribond avec une violence hors de proportion avec le but à atteindre, ses coups scandés de cris et de rires rappellent la frénésie épileptique. Mais lorsqu'on suit pas à pas l'excellente description que donne Ardin-Delteil (2)

1. Ardin-Delteil. *Epilepsie psychique. Equivalents épileptiques.*

2. *Ibidem.*

de l'acte impulsif entaché d'épilepsie, de l'équivalent épileptique, une à une des divergences s'offrent.

D'abord l'acte est répété, *ne varietur*, à intervalles souvent réguliers. Ce n'est pas le cas, Gilles variant ses procédés à mesure de ses caprices.

Cet acte est d'une spontanéité brutale, la décharge épileptique inhibant soudain le contrôle volitionnel, ce point ne concorde pas, non plus que celui-ci : absence de préméditation.

Absence habituelle de complices, aucune précaution pour faire disparaître le corps du délit : la présence et le rôle d'Henriet et de Poictou incinérant habilement les petits corps sur l'ordre donné par Gilles infirment ces deux propositions.

Un point commun est le sommeil de plomb non loin des restes de la victime, il est vrai que cela peut provenir de ce que Gilles, exténué, s'en remettait sur ses serviteurs désignés plus haut pour l'indispensable mise en ordre.

Un point plus important est la question de la mémoire et de la conscience. Sans doute, le dogme de l'amnésie épileptique n'est pas inébranlable ; Tamburini (1) a pu écrire : « *L'amnesia non e carattere costante dell'epilessia larvata* » résumant par là les idées de nombreux auteurs (2) ; mais dans ces cas il n'y a pas conscience nette, mais subconscience, c'est l'état second des Allemands ou, selon la jolie expression

1. *Rivista sperimentale de frenologia*, 1878.

2. Falret. *Etat mental des épil.* — Hennocq. *De l'épilepsie avec conscience.*
— Griesinger. *Traité des maladies mentales*, etc.

italienne, « lo stato crepuscolare » (1), par allusion à l'insuffisante lumière dont bénéficie la conscience du malade et la mémoire conservée est en proportion. Or dans tous ses meurtres Gilles avoue un esprit désinvolte, dose ses sévices, analyse ses sensations et sa mémoire est à ce point fidèle que sa confession fait blémir ses juges et frissonner d'horreur la foule.

Un dernier point à éclaircir est la question des fugues, car Gilles en eut, le fait est bien établi par le *Mémoire des Héritiers* bien que Bossard, pour les besoins de sa cause, essaie de les escamoter, d'en faire des fantaisies d'après-dîner, des arabesques d'ivrogne sur un trottoir.

A Nantes, dans les rues, à Tiffauges dans les bois épais des environs, Gilles part les yeux farouches, les dents serrées, les poings clos ; des heures il va droit devant lui sans rien entendre. Douloureux il endure des hallucinations sexuelles, les arbres, les nuages, les objets inanimés miment à ses yeux des formications multiples, des génitoires enchevêtrés, effarants comme le fameux *Rêve* japonais d'OK'saï. A vrai dire, ce ne sont pas des hallucinations vraies, mais des interprétations faussées de perceptions exactes, auxquelles sans transition succèdent les rondes menaçantes que font autour de lui les spectres sans cesse plus nombreux des petits enfants trucidés et tout cela dans un pêle-mêle agressif et ter-

1. *Etat crépusculaire*, terme proposé par Ottolenghi.

rifiant qui ferait songer à de la confusion mentale si ce diagnostic n'était par ailleurs infirmé.

Il importe de remarquer que ces sortes de fugues ne sont pas entachées d'automatisme ambulateur. Gilles va droit devant lui parce que peu lui importe le but, mais il a conscience de l'endroit où il est, et lorsque la fatigue le vainc, boueux, effiloché, terrible, il sait retrouver son château. Il va comme un mortel que taraude une idée fixe, âpre comme un cauchemar. Il est comme ce mauvais homme d'un conte de fées condamné à porter sans cesse sur sa tête un énorme et répugnant crapaud et qui tout le jour marchait dans l'espoir de semer en chemin son batracien pénal, son crapaud à lui c'est l'idée, revenue, de ses méfaits, la conscience, pour un bref moment, précise de l'abîme où il roule et qu'il essaie de dissiper le long de sa route, mais en aucun moment il n'obéit à une force aveugle et irrésistible.

Enfin notons que ce qui est défectueux chez Gilles c'est l'orientation elle-même de son esprit, c'est que tout dans sa vie est à côté de la normale et que nous n'avons nullement une série d'actes délictueux isolés dans une existence par ailleurs presque saine. En résumé, je ne crois pas avoir relevé dans tout cet exposé des éléments suffisamment précis pour incliner vers l'épilepsie le diagnostic incertain.

Le Maréchal était-il un dégénéré ? Ce que j'ai dit plus haut au sujet d'une épilepsie possible se retrouve. Nous ne savons rien sur les signes somatiques qu'il a pu présenter, tout ce que nous pouvons in-

férer des textes, c'est que s'il a eu des malformations physiques, des tics ou autres stigmates, ils étaient à coup sûr minimes et d'une recherche des plus délicates, puisque tous ses contemporains et ses historiens s'accordent à vanter sa rare beauté : « Il était bel homme de haute taille et de superbe allure. »

Donc de même que plus haut il va falloir reprendre en main les pièces de son procès psychopathique. Cette fois-ci il ne nous faut plus l'examiner minutieusement, à la loupe, disséquer la technique de ses actes, mais, au contraire, juger, de loin, les reliefs accusés de sa vie, en apprécier la perspective d'ensemble avec un indispensable recul.

Chez lui tout semble mal orienté, mal réglé, ses qualités réelles n'aboutissent qu'à de lamentables faillites.

Son intelligence d'abord nous sollicite. Très vive, aidée d'une culture remarquable elle ne lui sert qu'à s'engager, à fond de train, dans des impasses. Fébrile, il entreprend une foule de choses, s'évertue, s'ébroue et finalement piétine, à tâtons.

Elle ne lui montre pas le péril et la ruine qui montent, la stupidité inutile de ses prodigalités démentes pas plus qu'elle ne démasque à ses yeux la fumisterie flagrante pour nous, même après cinq siècles, de ce Prelati hâbleur qui, tout seul, palabre avec des démons, les fait comparaître, les sermonne, mais qui devant Gilles ne peut montrer le pied fourchu d'un seul.

Chez lui nulle coordination, hormis pour mal faire,

nulle suite dans les idées, n'achevant jamais ce qu'il commence. C'est « un être instable et irrégulier s'adaptant difficilement aux conditions morales et sociales coutumières » (1).

Nous voyons en lui un orgueilleux gonflé de lui-même. Très tôt on relève chez lui un besoin inouï de faste, un désir de briller, d'étonner son monde, de crâner pour la galerie, jusque dans cet immonde cri de triomphe qu'il lance du haut de son monceau de cadavres, comme un coq sur du fumier : « Il n'est personne sur la planète qui ose ainsi faire. » Peu lui importe que pour briller il lui faille émietter un patrimoine considérable qu'il s'achemine rapidement à une misère qui lui sera d'autant plus dure, il ne veut pas s'en apercevoir. Convaincu de sa puissance inabattable il ne croit pas à sa chute, aveuglé d'une euphorie mentale incroyable ; c'est elle qui le fait capituler à Machecoul. S'il se rend, c'est qu'il est convaincu que jamais nul juge, quel qu'il soit, n'osera l'inquiéter, qu'on s'empressera de le libérer avec d'humbles excuses dès que par sa présence il aura, sans même se disculper, fait taire les accusations ameutées contre lui. Et de cela nous fait foi sa fureur de fauve captif lorsqu'il comprend que les choses tournent au sérieux, au lieu de la farce qu'il escomptait ; elle nous témoigne aussi de la brutalité du réveil, de la hauteur dont il choit.

Avec cela nul ressort, nulle énergie, son malheur

1. Joffroy et Dupouy. *Fugues et vagabondages*.

l'accable et l'effondre, aux heures grises du procès, aussi profonde est sa douleur que claironnante sa joie malsaine de proclamer à la tourbe bassement frétil-lante des Prelati que nul ne le surpassait dans l'hor-rible !

L'encerclement de ces derniers est là pour nous rappeler que sans motif il s'éprend de gens quelcon-ques et galvaude des affections que, par ailleurs, il refuse à qui de droit. Il est, en effet, « essentiellement un inactif familial » (1). Qu'a-t-il fait de sa fille, de sa femme ? De toutes les solutions qu'on propose, la moins défavorable à choisir est celle qui le fait reléguer à Pouzauges, où il ne va jamais, les deux femmes, rejetant d'une épaule impatiente la vivante remontrance qu'eût été la résignation douloureuse de la mère, la douceur triste de la fille, la petite Marie de Rais.

Pas de jugement, jamais ses caprices impatients n'admettent le contrôle d'un raisonnement quelcon-que. « Par défaut de rectitude dans le jugement et aussi par vanité il a une préférence instinctive pour tout ce qui est excessif et excentrique, il rêve facilement de gloire et de fortune rapidement con-quistes (2). »

C'est un émotif hypersensible, chez lui toute impression tend intensément à se traduire en un acte. Sa moralité est sans conteste détestable, il cède aux pires tendances et nous savons à quel-

1. Joffroy et Dupouy, *op. cit.*

2. Arnaud, *In Traité de Pathologie mentale* de Gilbert-Ballet.

les aberrations sexuelles a abouti son goût du bizarre et de l'inattendu, après l'onanisme de son enfance. Chez lui la volonté existe bien, mais pervertie, défailant à sa mission de contrôle suprême.

Il donne dans les systèmes les plus extravagants, les utopies les plus problématiques qui passent à sa portée. Il se montre d'une suggestibilité telle que ses actes portent ineffaçablement l'empreinte du milieu qui en dicta la conception, et l'on pourrait presque, tant cela est net, résoudre le problème suivant : « Etant donné un acte isolé de sa vie déterminer le milieu et les gens parmi qui il fut conçu et exécuté. »

En un mot, « c'est essentiellement un asymétrique, un irrégulier, un dysharmonique (1), et, si l'on résume en un schéma ecclésiastique les bonnes descriptions d'Arnaud (2), de Magnan (3), de Régis (4), de Joffroy et Dupouy (5), il s'adapte à Gilles de Rais comme un vêtement bien fait, nous dictant presque notre diagnostic de dégénéré.

Classons-le maintenant rapidement. Sa vive intelligence, ses autres qualités éliminent d'emblée la vaste sous-classe des débiles, des pauvres d'esprit, en même temps que ses tendances sentimentales vers la puissance, la richesse, l'Au-delà, le mystérieux,

1. Joffroy et Dupouy, *Fugues et Vagabondages*.

2. Arnaud. *In Traité de pathologie mentale* de Gilbert-Ballet.

3. Magnan et Legrain. *Les dégénérés*.

4. Régis. *Précis de Psychiatrie*.

5. Joffroy et Dupouy, *op. cit.*

nous ramènent vers le déséquilibré, le dégénéré supérieur nettement défini par Magnan. Notons toutefois que les impulsions relevant du psychisme inférieur, basées sur des sensations, aberrations diverses, le rapprochent des dégénérés moyens et que ses tendances à la nécrophilie pourraient le faire descendre plus bas encore.

Suivant un mot heureusement nuancé par Régis (1) mieux qu'un dégénéré, c'est un dégénérescent.

1. Régis. *Précis de Psychiatrie*.

VI

Conclusions

Après les copieuses investigations qui précèdent d'inéluctables réflexions s'imposent.

D'abord j'ai résumé les ambiances contemporaines de Gilles, le cadre de sa vie mouvementée et déconcertante, le cours cahoté de celle-ci. Ensuite j'ai crayonné l'esprit du Maréchal, guerrier pieux, artiste aigu et cruel, assassin voluptueux, mystique exalté ; enfin j'ai tenté la tâche délicate de rechercher dans ces éléments disparates la tare imperceptible d'abord, la fêlure vraie qui expliquât cette exorbitante existence. Et de tout cela il me semble résulter ceci :

D'abord ceux-là errent qui veulent expliquer par l'incertaine influence d'un Satan problématique les exactions de Gilles, et il me paraît que mettre son satanisme et sa magie en facteur commun de ses meurtres est tomber dans une erreur aussi enfantine que celle des paysans voyant dans une bête apocalyptique l'être fabuleux qui dévastait leur descendance.

Mieux que ces improbables choses, et à défaut des stigmates physiques qui ne nous sont point parvenus,

mais qu'un examen approprié eût sans doute dévoilés, l'étude minutieuse de son défectueux psychisme doit nous expliquer les actes du Sire de Rais.

Selon toute probabilité, Gilles est un déséquilibré, un de ces dégénérés supérieurs que classa Magnan et dont l'âme virevoltante, ouverte à tous les vents malsains des tentations saugrenues, s'est ruée en des tendances vers l'Au-delà : mysticisme, satanisme, soit du merveilleux, en même temps que le déformaient parallèlement les ruts irrésistibles d'un instinct sexuel hyperesthésié et faussé : perversions sexuelles, sadisme, cruauté voluptueuse, puis nécrophilie.

En outre, il doit être rangé dans cette classe de dégénérés, bien établie aujourd'hui, des impulsifs conscients qui, loin de repousser l'obsession nuisible, l'accueillent et le perfectionnent et chez qui la volonté, non seulement défaille à sa fonction de suprême contrôle, mais encore atteinte, elle aussi, par le processus morbide et perversie coordonne les autres facultés en vue de la complète exécution de l'acte anormal âprement voulu.

Vu : le Président de la thèse
THOINOT

Vu : le Doyen
LANDOUZY

Vu et permis d'imprimer :
Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris
L. LIARD

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

- « Acte de fondation, par Gilles de Rais, Maréchal de France, d'un hôtel et fondation au Loroux-Botttereau, pour y loger les pauvres voyageurs passant en ce lieu (26 nov. 1432). » Copie du xvm^e siècle d'un vidimus du 17 janvier 1461. Mss. de la bibliothèque de Nantes, n^o 241 (f. français, n^o 73).
- Anselme*. — Généalogie de la Maison de France. Paris, 1726, III, p. 882; 890-892; IV, 559-560.
- Argentré* (D'). — Histoire de Bretagne. Paris, 1558, p. 795 et suiv.
- Arc* (P.-L. d'). — Gilles de Rais. Rev. catholique. Institut. Droit, 1888, XXX, 463-467.
- Barthélemy* (E. de). — Gilles de Rais. Controverses contemporaines, 1886, B VII, p. 178-190.
- Bossard* (l'abbé Eug.). — Gilles de Rais, Maréchal de France, dit Barbe-Bleue (1404-1440), d'après les documents inédits réunis par R. de Maulde, in-8°. Paris, Champion, 1886.
- Chaplain*. — Notice sur Gilles de Rais. Le Breton, 30 juillet-14 août 1852.
- Chartier* (J.). — Chroniques, t. IV.
- Chronique de la Pucelle. Bibliothèque Gauloise.
- « Copie du récit authentique de l'exécution du Maréchal de

Rais et de ses deux serviteurs. » D'après l'exemplaire du procès conservé aux archives du château de Senant. Mss. de la bibliothèque de Nantes. In-8°, n° 2039 (f. français, n° 1886).

Cousinot. — Chroniques.

Coutant (A.). — Gilles de Rais. Revue Archéologique, 1858, XIV.

Eudes (E.). — Polybillion. Paris, 1899.

France (A.). — La vie de Jeanne d'Arc. Paris, in-8°, Calman-Lévy, 1909.

— Les sept femmes de la Barbe-Bleue. Ibid.

Gilles de Rais. Revue hist. Maine, 1886, XX, p. 181-184.

Gilles de Rais. Portrait peint par Feron. Gravé par Lerouge. Galerie des Maréchaux. Musée de Versailles.

Girardot (de). — Procès de Gilles de Rais, 1440. Bibliothèque des Chartes, 1862, t. III, p. 371-372.

Guéraud (A.). — Notice sur Gilles de Rais, 1404-1440. Nantes, 1855, in-8°.

— Gilles de Rais. Mss. de la Bibliothèque de Nantes, 71 ff. in-8°, n° 2032 (français, 1879).

— Vie et crimes de Gilles de Rais. Mss. 10 ff. in-8°, n° 2037 (français, 1884).

Hébert (J.). — Une cause célèbre au xv^e siècle : Gilles de Rais. Bulletin Soc. acad. Brest, 1892-1893, t. XVIII, p. 183-303.

Huysmans (J.-K.). — Là-bas. Paris, 1891. Tresse et Stock.

Lacroix (P.) (Bibliophile Jacob). — Procès célèbres. Paris, 1858.

La Bessière (L.-F.). — Chalonnès-sur-Loire. Un mariage de grands seigneurs en 1420. Angers, Germain, in-8°.

- Gilles de Rais et Catherine de Thouars. Revue de l'Anjou. Extrait.

Larousse. — Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle.
Article Barbe-Bleue.

Lelong. — Biblio. France, 1771, t. III-IV.

Lemire (Ch.). — L'épisode de Barbe-Bleue au Théâtre (Gilles de Rais). Angers, Germain, 1894, in-8°.

- Un maréchal et un connétable de France le Barbe-Bleue de la légende et de l'histoire. Angers, 1885, in-8°.

Levot. — Gilles de Rais. Biographie bretonne, 1857, II.

Lobineau (Dom). — Histoire de Bretagne, t. I. Sceau de Gilles de Rais, t. II, fig. CCXVIII.

Kraft-Ebing (R. Von). — Psychopathia sexualis. Traduction française de S. Czapo et Em. Laurent. Paris, Carré, 1895.

Marchegay (P.). — Copie moderne de la procédure contre Gilles de Rais faite pour M. A. Guéraud et collationnée sur le Mss. de Thouars. Mss. de la Biblioth. de Nantes, n° 121 (Latin, 124).

- Cartulaire de Rais. Paris, 1857, in-8°. In Biblioth. Ecole des Chartes, 1857, t. III. Revue des Provinces de l'Ouest, 1857, V, 1856-1857, III. Extrait in Revue des Soc. Sav., 1866, t. III.
- Lettres patentes de Charles VII concernant Gilles de Rais. Rev. des Prov. de l'Ouest, t. V, 1857.
- Documents relatifs à Prigent de Coëtivy. Tours, 1876, in-8°.
- Copie d'une lettre de Charles VII concernant Gilles de Rais, 1445. In Revue des Provinces de l'Ouest.

- Mss. Bibliothèque de Nantes, n° 2038 (français, 1885).
- Mémoire des héritiers de Gilles de Rais. Archives de Nantes (trésor des Chartes de Bretagne) publié partiellement par D. Morice. Preuves, t. II.
- Michelet (J.)*. — Histoire de France, t. V.
- Moll (A.)*. — Les perversions de l'instinct génital. Traduction française de Romme et Pactet. Paris, Carré, 1897.
- Monstrelet*. — Chroniques d'Enguerran de Monstrelet, publiées par L. Drouët d'Arcq. Paris, Renouard, 1862, t. IV et V.
- Morel*. — La folie héréditaire, etc. In Gazette hebdomadaire de Médecine et de Chirurgie, 1861.
- Notes diverses concernant Gilles de Rais, surtout dans ses relations avec Jeanne d'Arc. Mss. de la Bibliothèque de Nantes, n° 2033 (français, 1880).
- Petit de Julleville*. — Mystères. Paris, 1880, II.
- Portrait équestre du baron de Rais. In Monuments de la Monarchie française, de Montfaucon, t. III, pl. LVIII.
- Prevel*. — Biographie de Gilles de Rais. Mss. de la Bibliothèque de Nantes, n° 2200 (franç. 2047).
- Procès de Gilles de Rais. Bibliothèque de Carpentras. Mss. 1796.
- Procès manuscrit de Gilles de Rais. Archives de la Loire-Inférieure. Trésor des Chartes de Bretagne.
- Extraits. Bibliothèque nationale. Mss franç. 4771. Mss. 36 des Blancs Manteaux.
- Procédure civile française devant Pierre de l'Hospital. Archives nationales, V, 785.
- Procédure française. Enquête. Bibliothèque nationale (français, 3876).

Procès ecclésiastique de Gilles de Rais. Bibliothèque nationale (lat. 17663) avec miniature : Gilles devant ses juges.

Le Procez de Gilles de Rays, Maréchal de France, en l'an 1440. Bibliothèque Mazarine, Mss. 1993. Bibliothèque de l'Arsenal, Mss., n^{os} 2660, 3703, 6040. Bibliothèque de Tours, Mss. 1063. Bibliothèque de Rouen, Mss. xvii^e s., n^o 3416.

Procès contre Gilles de Rais. Texte français tiré d'un Mss. de la Bibliothèque nationale.

Même procès d'après Mss. de Thouars. Bibliothèque de Nantes, Mss. 2034, 2035.

Quicherat (J.). — Procès de condamnation et de réhabilitation de Jeanne d'Arc. Paris, 1849, t. IV, t. V, in-8^o.

Réclamation des héritiers de Rais contre la confiscation des biens du Maréchal. Mss. de la Bibliothèque de Nantes, n^o 2035 (français, n^o 1884).

Roche-Sèvre (J. de). — Les derniers jours de Barbe-Bleue (Gilles de Rais). Nantes, 1888, in-18.

Sourdeval (Ch. de). — Les Sires de Retz et le château de Machecoul. Mém. Soc. archéologique de Touraine, 1843, 1844, 1845.

Thoinot (L.-H.). — Attentats à la Pudeur et perversions du sens génital. Paris, Carré, 1898, in-8^o.

Thomas (Ans.). — Gilles de Rais. Revue crit., 1887, XXIII.

Vallet de Viriville (A.). — Gilles de Rais. Nouvelle biographie générale. Paris, 1866, XLI.

— Histoire de Charles VII.

481

THÈSE
POUR
LE DOCTORAT EN MÉDECINE

